

L'INCONNU,
OU LES MYSTÈRES,

MELODRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. BOULLÉ, MATHIAS ET E. F. VAREZ,

Musique de M. ADRIEN, Ballet de M. MAXIMIEN, Décors de M. DAGUERRE,

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
de l'Ambigu-Comique, le jeudi 30 mai 1822.*



PARIS,

CHEZ POLLÉT, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1822.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

LE GOUVERNEUR de la partie française de l'île Saint-Domingue	M. <i>Frénoy.</i>
M. CLARENVILLE , riche colon	M. <i>Villeneuve.</i>
ELISE , sa fille	Mlle. <i>Joséphine.</i>
CHARLES , neveu de Clarenville	M. <i>Ménier.</i>
PHILIPPE , sous le nom de Durivage. ..	M. <i>Caron.</i>
MADAME LAURENCE DURMER , femme de confiance de la maison Clarenville...	Mlle. <i>Lesvesque.</i>
NELLY , attachée au service d'Elise	Mlle. <i>Eléonore.</i>
DOMINGO , nègre de Clarenville	M. <i>Paul.</i>
Un Officier	M. <i>Joly.</i>
Officiers et Gardes du gouvernement.	
Habitans.	
Nègres et Nègresses.	
Domestiques.	

La Scène se passe à Saint-Domingue.

L'INCONNU,

OU LES MYSTÈRES,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle de l'habitation de Clarenville, ouverte dans le fond et laissant voir de riches cultures jusqu'à l'horizon. A droite et à gauche des portes conduisant dans les appartemens. Des sièges, une bibliothèque, des instrumens de musique, une table couverte de globes, de livres, de papiers, garnissent la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

NELLY.

Elle entre avec précaution, parcourt le théâtre avec inquiétude, et regarde au dehors.

Domingo ne vient pas... je suis toujours la première au rendez-vous ; oh ! je le gronderai de cette négligence. Je crois l'entendre... oui, c'est lui, feignons d'être bien fâchée.

SCÈNE II.

DOMINGO, NELLY.

DOMINGO, *accourant.*

Bonjour, petite Nelly, c'est Domingo, l'ami à toi, toujours tendre, toujours fidèle.

NELLY.

Et toujours paresseux. J'ai vu lever le soleil, moi ; et vous, que faisiez-vous pendant que Nelly vous attendait ?

DOMINGO.

Oh ! bonne petite amie, pardonne à Domingo, le sommeil enchaînait li ; moi rêvais à Nelly.

NELLY

Vous rêviez ? . . .

DOMINGO.

Oui, moi songeais que bonne petite maîtresse à nous épousait . . .

NELLY.

Elle épousait . . . qui ? . . .

DOMINGO.

Bon monsieur Charles. Maître à nous était bien joyeux ; li disait à Domingo : Moi satisfait de toi, car toi laborieux, intelligent, fidèle ; toi libre et devenir l'époux de Nelly.

NELLY.

Ah ! ce n'était qu'un rêve . . .

DOMINGO.

La joie réveiller moi, et moi vite accourir vers toi.

NELLY.

Je crains bien que ton songe ne se réalise jamais.

DOMINGO.

Bonne petite Nelly, toi chagriner moi ; moi espérer pourtant ; maître Clarenville est si bon ; moi dire à li : Bon maître, Domingo mourir si toi refuser à li bonne petite Nelly pour femme.

NELLY.

Et tu penses qu'il consentira ? . . . Ah ! . . . mais Nelly ne veut pas être heureuse avant sa jeune maîtresse.

DOMINGO.

Eh bien, bonne petite Elise se marier aussi, et . . .

NELLY.

Ne parlons pas de cela . . . Ah ! Domingo, que cette maison est changée ! A son retour de France, M. Clarenville semblait avoir amené la joie et le bonheur, mais depuis . . .

DOMINGO.

Toi rappeler à Domingo la mort de bonne maîtresse à nous, le

chagrin de bon maître et de bonne petite Elise. Oh! si moi n'avoir pas aimé toi, serais mort aussi de chagrin.

NELLY.

Bon Domingo!

DOMINGO.

Ecoute, Nelly, toi pas savoir ce que pense moi. La méchante Blanche apporter ici malédiction. Avant, toujours plaisirs, contentement; depuis, toujours ennuis, chagrins, larmes.

NELLY.

Il est vrai, mon cher Domingo, que madame Laurence Durmer... Mais je crois l'entendre. Va-t-en bien vite; si elle nous voyait ensemble, elle l'irait dire; elle est si méchante. Mademoiselle Elise me gronderait, et Nelly aurait bien du chagrin.

Domingo s'éloigne à regret, Nelly range divers objets.

SCENE III.

Mad. DURMER, NELLY.

MAD. DURMER.

Que faites-vous donc là si matin, et quand cesseraï-je de vous trouver toujours sur mes pas?... Retirez-vous.

NELLY.

C'est dans cette salle que notre jeune maîtresse a coutume de se livrer à l'étude; c'est aujourd'hui qu'elle doit reprendre le cours de ses leçons, interrompu pendant l'absence de M. Charles, et je venais tout disposer...

MAD. DURMER.

Vous deviez attendre mes ordres.

NELLY, *avec intention.*

Je n'en reçois que de mademoiselle Elise.

MAD. DURMER.

Plait-il?... Allez, mademoiselle, ayez une autre fois moins de zèle et plus de discrétion. Retirez-vous, et comptez que j'instruirai M. Clenville de l'impertinence de vos paroles.

Nelly sort.

SCENE IV.

MAD. DURMER.

Je ne saurais commander à mon inquiétude: l'absence de Du-

rivage se prolonge de manière à me faire craindre... Aurait-il fait quelque nouvelle étourderie qui le mette dans la nécessité de renoncer à ses projets? J'en ai peur. Malgré ma prudence et mon zèle pour ses intérêts et les miens, il est certains événements qu'il m'est impossible de détourner, et j'ai lieu de penser qu'il s'en prépare un ici qui rendrait inutile le retour trop tardif de Durivage, et renverserait toutes ses espérances. On vient!... En croirai-je mes yeux? c'est lui-même.

SCENE V.

Mad. DURMER, DURIVAGE.

Mad. DURMER, avec empressement.

Enfin vous voilà de retour mon cher...

DURIVAGE, avec effroi.

Silence! ma mère.

Mad. DURMER.

Qu'avez-vous? que craignez-vous? tout repose encore en ces lieux.

DURIVAGE, se remettant.

J'ai tremblé à la seule idée d'entendre mon nom sortir de votre bouche.

Mad. DURMER.

Crainte puérile, mon fils, je sais que dans cette maison le nom de Philippe ne doit pas être prononcé; ici vous êtes Durivage, je ne l'ai point oublié... Vous n'aurez jamais besoin de me donner des leçons de prudence. Mais apprenez-moi les raisons qui ont prolongé votre absence. Satisfaites mon impatiente curiosité, et méritiez, par votre confiance et votre docilité, qu'on daigne toujours s'occuper de vos intérêts.

DURIVAGE.

Vous saurez que j'ai travaillé à me former un établissement aussi brillant que solide. J'ai parcouru les Antilles pour me familiariser un peu avec mes nouveaux compatriotes. J'ai acheté de riches plantations, un grand nombre de nègres que j'ai employés, d'abord à m'élever une habitation superbe, située dans cette île non loin du cap, assez près, comme vous le voyez, de la maison Clareville pour être à portée d'y suivre l'exécution de mon plan, mais assez éloignée cependant pour n'avoir point à redouter une surveillance incommode.

MAD. DURMER.

Fort bien !

DURIVAGE.

Ainsi, Durivage, riche habitant de St.-Domingue, pourra vous offrir, pour prix de vos services, un asile dans sa maison, où vous vous reposerez des orages qui ont assailli votre jeunesse, et tous les habitans de cette colonie, éblouis de notre splendeur, ne demanderont pas mieux que de nous prendre pour les plus honnêtes gens du monde.

MAD. DURMER.

Ce sera donc comme en Europe ?

DURIVAGE.

Maintenant que j'ai satisfait à vos questions, vous allez, à votre tour, m'apprendre ce que je brûle de savoir... Où en sommes-nous ? et que fait-on ici ? Clarenville est-il toujours à mon égard dans d'aussi bonnes dispositions ? La petite Elise et sa susceptible mère sont-elles revenues de leurs sottes préventions ? Epouserai-je l'héritière ou plutôt l'héritage de Clarenville ? mais répondez donc, parlez !...

MAD. DURMER.

Modérez-vous ! quelle impatience !..

DURIVAGE.

Votre silence, votre tranquillité m'inquiètent ; depuis que, profitant de l'ascendant que j'ai su prendre sur l'esprit de Clarenville, je vous ai présentée dans cette maison comme la veuve d'un honnête négociant que de prétendus malheurs forçaient à venir cacher aux colonies son infortune et sa misère ; dites, qu'avez-vous fait pour mes intérêts ?

MAD. DURMER.

J'ai fait beaucoup ; il reste encore beaucoup à faire. D'abord, madame Clarenville ne peut plus s'opposer à vos projets.

DURIVAGE.

Comment ?

MAD. DURMER.

Elle n'est plus.

DURIVAGE, avec joie.

Ah ! je respire !

MAD. DURMER.

Mais, cet obstacle renversé, il s'en élève un autre qui sera plus difficile à vaincre.

DURIVAGE *avec confiance.*

Nous en triompherons.

MAD. DURMER.

Je le souhaite plus que je ne l'espère.

DURIVAGE.

Quel est-il ?

MAD. DURMER.

Un rival, et un rival aimé !.

DURIVAGE, *furieux.*

Mort et enfer, il faudra bien qu'il me cède la place !. . apprenez-moi..

MAD. DURMER.

Lors de vos premières visites ici, vous avez sans doute entendu parler vaguement d'un jeune homme que Clarenville ramena de France ?

DURIVAGE.

Il m'en souvient à peine.

MAD. DURMER.

Vous n'eutes jamais occasion de le voir ; il a constamment fui le monde ; il ensevelissait, dans une solitude profonde, des chagrins dont la cause est encore un mystère pour tous les habitans de cette maison.

DURIVAGE.

Vous m'étonnez !. . mais son rang, sa famille, sa fortune lui donnent-ils quelques droits à la main d'Elise ?

MAD. DURMER.

Sa fortune ! il n'en possède pas d'autre que les bienfaits de Clarenville. Sa famille ! jamais il n'en parle, et il est sévèrement défendu ici de lui adresser la moindre question à ce sujet. Son rang ? si j'en juge par la grâce de ses manières, et les talens qu'il possède, il doit être distingué. Enfin, son nom est ignoré, même de Clarenville, et c'est sous celui de Charles qu'on le connaît ici.

DURIVAGE, *légèrement.*

Voilà un rival bien mystérieux, mais qui ne me semble nullement redoutable. En effet, d'après ce que vous m'en dites, Clarenville ne peut voir en lui qu'un inconnu, un aventurier. . sous ce rapport, je le vauz bien ; mais j'ai sur lui des avantages immenses. La fortune d'abord, ensuite n'ai-je pas su, par mon adresse, amener Clarenville à voir en moi non-seulement l'ami de Robert Clarenville de Nantes, son frère chéri, mais encore son neveu d'adoption, le dépositaire de ses dernières volontés ? Le testament de Robert, remis fidèlement par moi entre les mains de Clarenville, des lettres adroitement supposées dans lesquelles Robert ; en me

comblant d'éloges, m'appelle son ami, et exprime le désir de me voir un jour l'époux de sa nièce, sont à la confiance de la famille Clarenville des titres que je ne crains pas de me voir jamais disputer par ce Charles quel qu'il soit.

MAD. DURMER.

Mais il possède le cœur d'Elise, et toute la confiance du père !..

DURIVAGE.

Et qu'a-t-il donc fait pour justifier cet engouement général ?

MAD. DURMER.

Lors du voyage que M. Clarenville fit en France, ce jeune homme, dit-on, lui sauva la vie.

DURIVAGE, *avec inquiétude.*

Il lui sauva la vie !.. Et connaissez-vous les détails de cet événement ?

MAD. DURMER.

C'est en vain que j'ai fait à cet égard toutes les questions que la prudence permettrait... je n'ai pu rien apprendre... tout ce qui concerne cet étranger est enveloppé du voile le plus épais.

DURIVAGE, *pensif.*

Et ce voyage de M. Clarenville eut lieu ?..

MAD. DURMER.

Eh quoi ! pouvez-vous en avoir oublié l'époque ? Ce fut au moment où son frère venait d'être assassiné.

DURIVAGE.

Vous m'avez fait frémir... et cet inconnu ?..

MAD. DURMER.

Depuis qu'il est ici, tous ses momens ont été employés à faire prospérer le commerce de celui qu'il nomme son bienfaiteur. Il a consacré ses talens à l'éducation d'Elise, et grâce à ses soins, son esprit s'est formé sans qu'elle ait rien perdu de sa candeur.

DURIVAGE.

Il faut que je la voie, que je somme son père de répondre favorablement à la demande que je lui fis avant mon départ de la main de sa fille, il faut que je recueille le fruit de tant d'inquiétudes, que je suive mes seules impulsions ; votre froide prudence, vos timides conseils m'ont fait perdre un temps... dès ce jour je m'affranchis de toute domination.

MAD. DURMER.

Insensé ! sans cette prudence que tu blâmes... mais le titre de

mère me donne des droits auxquels, pour ta conservation, je ne suis point prête à renoncer.

DURIVAGE.

L'êtes-vous en effet ? Vous m'avez si souvent appelé votre fils que j'ai peu de raisons d'en douter. Cependant je sais que le nom de Laurence Durmer, sous lequel vous êtes connue dans cette maison, n'est pas le vôtre... dans nos déniés, vingt fois, j'ai surpris sur vos lèvres un aveu prêt à vous échapper... mais, revenue bientôt à vous-même, votre secret est resté impénétrable... je respecte votre silence.

MAD. DURMER.

Et tu fais bien, cette connaissance te serait inutile; divulguée elle pourrait te devenir funeste.

DURIVAGE.

Excusez donc ma vivacité et continuez à me prouver votre amour maternel, en vous consacrant toute entière à mes intérêts.

MAD. DURMER.

Le premier pas est fait... je ne puis t'abandonner. J'entends ouvrir. Séparons-nous; va te disposer à reparaitre ici dans une situation d'esprit plus calme et dans un moment plus convenable.

(*Il s'éloigne troublé et disparaît.*)

SCENE VI.

CLARENVILLE, Mad. DURMER.

CLARENVILLE, *avec bonté.*

Ah ! bon jour, madame Durmer.

MAD. DURMER, *saluant.*

Monsieur !...

CLARENVILLE.

Vous êtes bien matinale !... J'espère qu'aucun soin relatif à votre charge ne vous force d'interrompre votre repos.

MAD. DURMER.

Je suis pénétrée de vos bontés, monsieur ; elles adoucissent les regrets que me cause le souvenir de ma fortune passée et des malheurs qui me l'ont ravie.

CLARENVILLE, *s'asseyant.*

Il ne dépendra pas de moi qu'ils ne soient tout-à-fait effacés. Mon Elise touche à sa dix-septième année ; il est temps que, sacrifiant ma propre satisfaction à son bonheur, je l'engage à choisir un époux ; il est temps de fixer ses affections.

MAD. DURMER.

Rien de plus sage que cette résolution, monsieur.

CLARENVILLE.

Je le pense comme vous ; ainsi donc nous marierons notre Elise. Alors si la compagnie d'un vicillard ne vous paraît pas trop ennuyeuse, vous resterez près de moi ; mais quel que soit le parti auquel vous vous arrêterez , un doux repos, fruit d'une honnête aisance, deviendra le prix de vos services.

MAD. DURMER.

Ah ! monsieur, que de bontés ! . . . mais dans la disposition où je vous vois à l'égard de mademoiselle Elise , rien ne pouvait arriver plus à-propos que la bonne nouvelle que je suis heureuse de vous annoncer la première.

CLARENVILLE.

Bon ! Quelle nouvelle ?

MAD. DURMER, *l'observant.*

Le retour de M. Durivage.

CLARENVILLE.

Quoi ! il revient , ce cher ami ! et qui vous l'a dit ?

MAD. DURMER.

Lui-même.

CLARENVILLE.

Il est donc arrivé ?

MAD. DURMER.

Il est venu de grand matin pour s'informer du moment où il pourrait être admis à l'honneur de vous saluer, et de présenter ses hommages à mademoiselle votre fille.

CLARENVILLE, *révant.*

A ma fille ?

MAD. DURMER.

Oui , monsieur ; il paraît que son absence n'a fait qu'ajouter à ses sentimens pour elle , et qu'il compte beaucoup sur votre appui et sur votre amitié.

CLARENVILLE.

Il a raison de compter sur mon amitié ; j'aime Durivage, je serais heureux de voir en lui l'époux du choix de ma fille ; il n'a pu se méprendre sur le sens de ma réponse. Mais, brisons là. Savez-vous si notre ami Charles est de retour de sa promenade du matin ?

MAD. DURMER, *avec intention.*

Je l'ignore, monsieur, mais ce que je sais, c'est que ce jeune homme est bien à plaindre.

CLARENVILLE.

Ah ! oui , bien à plaindre .

MAD. DURMER .

Il semble porter partout avec lui un poids affreux qui l'opprime : Son nom est un mystère qu'il tremble de voir s'éclaircir . . . N'en doutez pas , monsieur , tout en lui décèle un malheureux peut-être tourmenté du souvenir d'un grand crime .

CLARENVILLE , *précipitamment* .

D'un grand crime . Prenez garde , Laurence , vous êtes sévère .

MAD. DURMER .

En admettant qu'il n'ait à se plaindre que de la fortune , le voile dont il se couvre et qu'il semble tant craindre de voir soulever n'en demeure pas moins un obstacle invincible à son bonheur . N'est-il pas forcé de renoncer aux plus doux sentimens de la nature ? Quel père oserait confier le bonheur de sa fille à un homme qui peut être ? . .

CLARENVILLE , *péniblement affecté* .

C'est assez , n'achevez pas , vous poussez trop loin vos suppositions ; retirez-vous , et faites savoir à Charles que je l'attends .

MAD. DURMER , *avec une feinte affliction* .

Pardon , monsieur , mon zèle m'a égarée sans doute . . . pardon .

CLARENVILLE .

Laurence , mon intention n'est pas de vous affliger , mais croyez-moi , renfermons-nous chacun dans le cercle de nos devoirs ; soyez une sage et fidèle économe ; moi , je tâcherai d'être toujours un juste et bon père de famille . . . Allez chercher Charles .

(*Elle sort .*)

SCENE VII.

CLARENVILLE seul .

Les réflexions de cette femme ont jeté le trouble dans mon âme . Elles sont justes , mais elles sont cruelles ! . . Charles , Charles , quel est donc ce funeste secret qui t'accable ? quelle formidable puissance le tient enfermé dans ton sein , et le rend inaccessible même à l'amitié ? est-ce le souvenir d'une grande faute ? serait-ce la honte de ta naissance ? ah ! quelque obscure qu'elle soit , tes talens , tes vertus l'annoblissent assez ! . . mais le voici ; pourquoi faut-il qu'une réserve , que l'honneur me commande , m'empêche d'acquitter envers lui la dette de la reconnaissance ?

SCENE VIII.

CLARENVILLE, CHARLES.

CHARLES.

On m'a dit, Monsieur, que vous désiriez me parler; je m'empresse de me rendre à vos ordres.

CLARENVILLE.

Oui, Charles; j'ai à t'entretenir d'une affaire très-importante. Je veux réclamer tes conseils, m'éclairer de ta sagesse; enfin, je veux te consulter dans une circonstance de laquelle dépend le repos du reste de ma vie.

CHARLES.

Ah! Monsieur, parlez, disposez de moi; les momens les plus heureux de ma vie ne sont-ils pas ceux où il m'est permis de me dévouer à votre service, et où je puis vous prouver toute ma reconnaissance?

CLARENVILLE.

Que parles-tu de reconnaissance? c'est moi qui t'en dois et qui gérais de ne pouvoir m'acquitter. Tu m'as sauvé la vie; tu as fait plus encore! tu as donné à mon Elise une seconde existence: oui, Charles, je te dois ma fille; c'est d'elle que je veux t'entretenir.

CHARLES, à lui-même.

O ciel! que va-t-il m'apprendre?

CLARENVILLE.

Notre Elise, mon ami, cause toute ma sollicitude. Elle n'a plus de mère pour la guider, et paraît souffrir avec une sorte d'impatience le joug de cette gouvernante que j'ai placée près d'elle. Cet état d'inquiétude m'avertit qu'il est temps de diriger ses affections vers un but honorable; je veux fixer son avenir, enfin je veux la marier.

CHARLES.

La marier!... (à part.) Ah! malheureux!

CLARENVILLE, l'observant.

Oui; n'approuves-tu pas cette résolution?

CHARLES, remis.

Vous êtes meilleur juge que moi de ce qui convient à mademoiselle votre fille.

CLARENVILLE.

Le passé m'épouvante pour l'avenir ; et que deviendra mon Elise si quelque nouveau malheur me menaçait !

CHARLES.

Ah ! Monsieur , repoussez cette idée , toutes les infortunes ne sont pas éternelles.

CLARENVILLE.

Je t'entends mais enfin soit raison , soit faiblesse , je ne puis envisager l'avenir sans effroi. Depuis surtout que la mort m'a ravi une épouse chérie , le souvenir de mes infortunes me poursuit et m'accable , la nuit , jusques dans mes songes , de lugubres images viennent épouvanter mon imagination ; l'ombre sanglante de mon frère , m'apparaît ; mon esprit troublé ne voit que du sang , des fers ; l'échafaud ! . . .

CHARLES.

L'échafaud !!! Dieu ! quel mot avez-vous prononcé ? repoussez ces épouvantables images . . . l'échafaud !

CLARENVILLE.

Charles , mon ami ! calme-toi ! . . . ce ne sont que des visions sans doute . . . éloignons ces tristes idées et parlons de ma fille. Je t'ai convaincu , je pense , de la nécessité de lui choisir un époux ?

CHARLES.

Oui ! . . . cela . . . est . . . juste . . . important , et l'époux que vous lui destinez est digne sans doute d'un tel trésor ?

CLARENVILLE , *souriant*.

D'un tel trésor ! . . . Tu parles avec orgueil de ton ouvrage ! . . . c'est un sentiment qui t'est bien permis et que je ne désavouerai pas. Au reste , mon choix est fait et je le crois raisonnable.

CHARLES.

Et sans être indiscret . . . c'est . . .

CLARENVILLE.

Un homme que tu ne connais pas , mais dont tu as souvent entendu parler ; l'ami de mon frère.

CHARLES.

De votre frère !

CLARENVILLE.

Oui , celui qui , quelque temps après le cruel événement qui me priva de mon pauvre Robert , me remit son testament . . . monsieur Durivage enfin.

CHARLES, *très troublé.*

Monsieur Durivage !... mais, monsieur, avez-vous songé ?...

CLARENVILLE.

A l'éloignement qu'Elise a toujours témoigné pour lui, n'est-ce pas ? mais, mon ami, lors de l'arrivée de Durivage, ma fille était un enfant ; aujourd'hui elle sera plus raisonnable, je l'espère. D'ailleurs, par ce mariage, j'accomplis le vœu le plus cher de mon pauvre Robert ; et sous le rapport de la fortune....

CHARLES.

Ah ! monsieur ! lorsqu'il s'agit du sort de votre fille chérie, de telles considérations ne vous sembleront pas suffisantes. Êtes-vous bien sûr que monsieur Durivage possède des qualités comparables aux rares vertus de mademoiselle Elise.

CLARENVILLE.

J'ai lieu de croire que sa fortune est considérable. Quant à ses qualités, la vive amitié, la confiance dont mon frère l'honorait... Cependant, mon ami, loin... bien loin de moi la pensée de faire violence au cœur de ma fille ! Je suis père ; et, tu le sais, Charles, père un peu faible.

CHARLES.

Ah ! monsieur, jamais mademoiselle Elise n'abusera de votre juste tendresse pour elle.

CLARENVILLE.

Je l'espère ; j'ai donc lieu de penser qu'elle vaincra sa répugnance, et qu'elle cédera sans peine à mon désir !... Voici ma fille.

CHARLES, *à part.*

Allons, Charles, ce sacrifice est digne de ta vertu ; il sera le dernier !... O Dieu ! rends ma force égale à mon courage.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, ELISE, NELLY.

ELISE.

Bon jour, mon père. (*à Charles.*) Ah ! monsieur Charles, vous allez me gronder. C'est aujourd'hui que vous reprenez vos graves fonctions de précepteur, et vous m'attendez peut-être depuis long-temps.

CHARLES.

Mademoiselle....

ÉLISE.

Oh ! mais vous êtes si indulgent ! J'en ai grand besoin : vous allez me trouver bien ignorante.

CLARENVILLE.

Notre ami te pardonnera ; il connaît les causes qui ont refroidi ton zèle pour l'étude. Nelly, cherche Domingo ; j'ai à le charger d'un message pour Durivage. (*Nelly sort.*)

ÉLISE.

Monsieur Durivage ! quoi ! il est de retour ! j'espérais que nous étions débarrassés pour toujours de sa triste présence.

CLARENVILLE, *sévèrement.*

Ma fille, je pensais que le temps avait apporté quelque rectitude dans vos idées ; parlez avec plus de ménagement d'un homme que j'estime, et qui le mérite.

ÉLISE.

Oh ! comme tu me parles ! tiens, tu as beau dire, jamais je ne verrai avec plaisir un homme dont le regard est si faux, les manières si bizarres !.. s'il revient ici, eh bien ! je me retirerai dans ma chambre et..

CLARENVILLE, *avec bonté.*

Non, mon enfant, vous ne pousserez pas si loin l'oubli des convenances, vous témoignerez quelques égards à l'ami de votre oncle, à celui de votre père ; agir autrement serait m'affliger, et certainement mon Elise n'en aura pas le courage.

ÉLISE.

Que tu sais bien le moyen de te faire obéir ! je me contraindrai pour ne pas te faire de chagrin.

CLARENVILLE.

J'y compte, ma fille.

SCENE X.

Les Mêmes, NELLY.

NELLY.

Un officier du gouvernement demande à parler à M. Clarenville.

CLARENVILLE.

A moi ? qu'on l'introduise.

NELLY.

Le voilà.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, LE GOUVERNEUR.
(*Il fait signe à sa suite de sortir.*)

TOUS.

Monsieur le Gouverneur !

LE GOUVERNEUR.

J'espère, M. Clarenville, que vous excuserez la liberté avec laquelle je me présente au sein de votre aimable famille.

CLARENVILLE.

Ah ! M. le Gouverneur, c'est à moi de réclamer votre indulgence pour la manière dont nous vous recevons.

LE GOUVERNEUR.

M. Clarenville, je connais peu d'hommes dans mon gouvernement qui justifient autant que vous la considération dont ils jouissent. (*A Elise.*) Mademoiselle, pardonnez si les grâces n'ont pas obtenu mon premier hommage. Mais si je laisse à d'autres le soin de louer vos charmes, je me réserve celui d'admirer vos vertus et vos aimables qualités. . oh ! ne rougissez pas ; les éloges ne doivent embarrasser que ceux qui ne les méritent pas. (*A Clarenville.*) Heureux père ! combien vous devez être fier de posséder une fille qui est à la fois le modèle et l'ornement de la colonie !

CLARENVILLE.

Oui, M. le Gouverneur, au milieu de mes plus cruelles infortunes, j'ai remercié le ciel de ce qu'il ne m'a pas tout ravi : ma fille, mon Charles sont des trésors qui me consolent de ce que j'ai perdu.

LE GOUVERNEUR.

M. Charles, j'ai beaucoup entendu parler de vous, et ce que j'en ai appris justifie les sentimens que vous inspirez. Nous ferons, je l'espère, plus ample connaissance ; en attendant, comptez-moi, je vous prie, au nombre de vos amis.

CHARLES.

Ah ! Monsieur, vous me comblez !

L'Inconnu.

LE GOUVERNEUR.

Combien je me reprocherais, mon cher Clarenville, d'avoir tant négligé votre connaissance, si je ne trouvais mon excuse dans les soins importants du gouvernement qui m'est confié; mais je compte bien m'en dédommager. Aujourd'hui, je viens guidé par mon cœur autant que par mon devoir, vous demander quelques momens d'entretien : faites en sorte que nous soyons seuls.

CLARENVILLE.

Charles ! Elise !.. allez, par votre présence, soutenir et récompenser le zèle de nos bons travailleurs ; allez jouir d'une belle matinée qui annonce un plus beau jour. Nelly, accompagne ma fille et veille à ce que nous ne soyons pas interrompus.

(Charles, Elise et Nelly sortent).

SCENE XII.

LE GOUVERNEUR, CLARENVILLE.

CLARENVILLE.

Maintenant, M. le Gouverneur, je suis entièrement à vos ordres; daignez m'expliquer...

LE GOUVERNEUR.

Mon cher Clarenville, c'est à regret que je me vois forcé de ramener vos idées vers des souvenirs qui doivent être bien pénibles. Vos infortunes passées me sont à peine connues. En ce moment les devoirs de ma place m'imposent la loi de prendre près de vous des renseignemens sur les événemens qui ont causé vos peines et dont vous avez failli être vous-même la victime.

CLARENVILLE.

Quels que soient les motifs qui vous rendent ces détails nécessaires, je vais, monsieur le gouverneur, m'empresser de vous satisfaire.

LE GOUVERNEUR.

Je vous écoute avec le plus vif intérêt.

CLARENVILLE.

Vous savez, monsieur, quelle fut ma famille. Nantes est ma patrie. La tendresse fraternelle embellit mes premières années. L'amour et l'hymen en resserrèrent encore les liens. Robert et moi, nous fîmes choix d'une épouse dans la même famille. Le même jour éclaira notre hymen, le même autel reçut nos sermens, le même toit nous offrit un abri salutaire. Presque à la même

époque, nous goûtâmes les douceurs de la paternité. Nous étions heureux, nous le croyions du moins ; mais la foudre allait nous frapper. Un jour . . . jour funeste ! nos enfans dégagés des premiers liens du jeune âge, se jouaient sur les bords de la Loire ; des brigands paraissent, les enlèvent sous les yeux mêmes de l'épouse de mon frère.

LE GOUVERNEUR.

Les misérables !

CLARENVILLE.

Ils les entraînent vers le fleuve, où une barque les attend. Mon infortunée sœur les suit pour leur arracher leur proie, les joint, s'élançe, saisit l'un des enfans . . . c'était mon fils . . . Les monstres la précipitent dans la Loire, chargée de son précieux fardeau, et disparaissent emportant avec eux l'enfant de mon frère.

LE GOUVERNEUR.

Quel horrible événement !

CLARENVILLE.

Ce coup affreux nous accable ; mon épouse est inconsolable . . . Fuyons ! lui-dis-je ; fuyons cette terre de malheur ! Allons chercher au delà des mers un ciel plus doux et des hommes moins cruels ! . . . Mon frère veut demeurer aux lieux qui nourrissent sa douleur. J'arrache mon épouse à ses souvenirs, et je viens fonder ici un établissement dont le succès a surpassé mon attente ; mon Elise voit le jour et j'oublie ce que j'ai perdu pour me consacrer tout entier à ce qui me reste.

LE GOUVERNEUR.

Mon digne ami !

CLARENVILLE.

Cependant le souvenir d'un frère malheureux me tourmente ; je veux le voir encore, le contraindre à venir partager notre repos. Je pars, j'arrive à Nantes . . . Quel est mon effroi ! . . . la maison est déserte . . . je m'informe . . . hélas ! j'apprends que quelques jours auparavant mon malheureux frère avait été assassiné !!!

LE GOUVERNEUR.

Assassiné !! . . .

CLARENVILLE.

Son meurtrier est déjà sous la main de la justice. Les tribunaux sont saisis de cette épouvantable cause. Je vois les juges, je demande vengeance ; un jeune homme est accusé de cet horrible forfait, les preuves sont accablantes, les magistrats partagent ma conviction, et bientôt j'ai la triste satisfaction d'entendre un arrêt solennel vouer la tête du coupable au glaive vengeur des lois.

LE GOUVERNEUR.

Et te repentir semblait-il s'être emparé du criminel ?

CLARENVILLE.

Je ne me sentis pas la force de supporter la présence de ce monstre. Je ne l'ai point vu, je ne voulus pas être témoin de son supplice. Après avoir arrosé de mes larmes le tombeau de mon pauvre frère, je quittai ces lieux de deuil la veille même du jour de l'exécution.

LE GOUVERNEUR, à part.

La veille de l'exécution ? (haut) continuez.

CLARENVILLE.

J'avais à peine fait la moitié du chemin qui sépare la ville du lieu de l'embarquement ; la nuit était obscure et la route solitaire. Plusieurs hommes armés arrêtent ma voiture, se jettent sur moi, me saisissent, m'entraînent. . . . tout-à-coup un jeune homme paraît. . . s'élançe, s'empare d'une arme ; et, sans calculer le danger, frappe, disperse mes assassins. . . . Cet homme, ce libérateur. . . c'était mon Charles.

LE GOUVERNEUR.

Cette dernière circonstance m'était déjà connue.

CLARENVILLE.

A peine suis-je délivré que je le presse sur mon sein, il veut s'arracher de mes bras ; il est prêt à m'échapper. . . . Où allez-vous, lui dis-je. . . « Laissez-moi, laissez-moi ; je fuis les hommes pour leur épargner un crime. » Je lui exprime mes regrets de ce que mon prompt départ pour l'Amérique, me prive de lui offrir le prix de sa généreuse action. A ces mots, il saisit mes mains, se jette à mes genoux, et me conjure de lui permettre de m'accompagner. Mon émotion était égale à la sienne. Je consentis, avec joie, à sa demande, et j'y joignis même la promesse qu'il exigea, de ne jamais lui faire aucune question sur son nom et sur son origine, et d'attendre tout de sa confiance.

LE GOUVERNEUR.

Votre récit, mon cher Clarenville, m'a intéressé à un point. . . Plus tard, je vous ferai connaître les raisons qui l'ont rendu nécessaire. Mais, parlons de Charles ; voilà long-temps qu'il est près de vous. Il est difficile de penser que les bontés que vous avez pour lui, n'aient point excité sa confiance : le mystère dont il s'enveloppe n'en doit plus être un pour vous.

CLARENVILLE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

LE GOUVERNEUR.

Et ne craignez-vous pas que cette promesse imprudente ait pour vous les suites les plus funestes ?

CLARENVILLE.

Je ne puis le penser ; le cœur de Charles m'est connu ; chaque jour mes obligations envers lui ont augmenté ; ma fortune s'est considérablement accrue par les soins qu'il donne à mon commerce ; la moitié de ce que je possède ne suffirait pas pour m'acquitter envers lui ; et d'ailleurs , je connais son désintéressement , il refuserait ce prix de ma reconnaissance.

LE GOUVERNEUR.

Il en est un plus doux auquel il aspire peut-être , et votre fille....

CLARENVILLE.

Ma fille !... ah ! Monsieur, vous surprenez le secret de mon cœur.

LE GOUVERNEUR.

Eh ! quoi, mon cher Clareville , auriez-vous pu concevoir la pensée ?...

CLARENVILLE.

J'avais formé pour Elise d'autres projets ; malheureusement ils ne paraissent pas lui convenir, et je soupçonne Charles d'être la cause du refus que j'éprouve... Eh bien ! vous l'avouerez-vous ? je n'ai pas la force de l'en blâmer. Elise a pu juger Charles ; elle lui doit son père, ses talens. Dans un cœur aussi jeune, aussi naïf, de la reconnaissance à l'amour, la distance est bientôt franchie ; Elise, en refusant celui que je lui destinais, brave ma volonté, mais elle sert mes secrets sentimens. Je serais heureux de fixer à jamais, par les liens les plus doux, les seuls êtres que le sort ne m'ait point ravés, et que je puisse encore chérir.

LE GOUVERNEUR.

Mon respectable ami, je vous comprends ; mais, prenez garde ; les sentimens les plus louables, les plus généreux ont aussi leurs écarts. Tout en blâmant son excès, j'approuve la délicatesse qui retient vos questions. Je n'ai pas le même motif pour respecter un secret que mon devoir m'ordonne de pénétrer. Je veux voir Charles, l'interroger, tout employer pour obtenir sa confiance ; et si je parviens à connaître son secret, s'il ne renferme rien dont il ait personnellement à rougir, je serai le premier à applaudir à vos projets et à vos sentimens pour lui.

CLARENVILLE.

Ah ! monsieur le Gouverneur !

LE GOUVERNEUR.

Je l'aperçois ; il vous sera facile de trouver un prétexte pour nous laisser ensemble.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, CHARLES.

CHARLES, au Gouverneur.

Pardon, Monsieur. (*A Clarenville*) Le capitaine du navire, en charge pour le Havre, est sur le point de mettre à la voile, et n'attend que vos ordres pour le départ.

CLARENVILLE.

Je te remercie. (*Au Gouverneur.*) Monsieur, je vous ai parlé de Charles, de l'ami de mon cœur. Vous desirez le connaître plus particulièrement, permettez-moi de le laisser un instant avec vous.

LE GOUVERNEUR.

Je serais désespéré que ma présence pût gêner en rien vos affaires. J'accepte, avec plaisir, le dédommagement que vous m'offrez... (*Clarenville et le Gouverneur se font des signes d'intelligence ; Charles paraît embarrassé ; Clarenville sort.*)

SCÈNE XIV.

LE GOUVERNEUR, CHARLES.

LE GOUVERNEUR.

Je me félicite, monsieur Charles, de trouver l'occasion de joindre mes éloges à ceux dont vous êtes constamment l'objet. Pourquoi faut-il qu'au milieu de ce concert de louanges, l'esprit et le cœur soient attristés par les réflexions que font naître et la profonde mélancolie dans laquelle vous paraissez plongé, et le voile dont vous enveloppez votre existence.

CHARLES.

Cette réserve, Monsieur, est commandée par de puissans motifs.

LE GOUVERNEUR.

On n'en doit point avoir pour ses amis, et je vous ai prié de me compter au nombre des vôtres.

CHARLES.

L'obscurité qui m'environne est peu faite pour exciter l'intérêt.

Si elle pouvait être éclaircie, quel autre plus que M. Clarenville aurait eu droit d'y porter la lumière! et cependant, jamais M. Clarenville....

LE GOUVERNEUR *l'interrompant.*

Clarenville tient la promesse qu'il vous a faite; mais, qui vous dit que votre inconcevable discrétion ne fait pas le tourment de sa vie. — Charles, je n'ai rien fait encore pour mériter votre confiance; mais, croyez que j'en suis digne; ouvrez-moi votre cœur; expliquez-moi une conduite qui peut donner lieu à d'étranges interprétations.

CHARLES.

A d'étranges interprétations!... O ciel!... que dit-on? De quoi suis-je donc soupçonné?... De quel crime suis-je accusé?... Parlez, parlez!... Ah!... je défie l'univers entier d'oser me prouver une seule action déshonorante!

LE GOUVERNEUR.

Je le crois, Charles, je veux le croire;... mais vous devez tout faire pour m'en convaincre, et d'un seul mot vous le pouvez.

CHARLES.

Ah! jamais je ne le prononcerai ce mot terrible; je l'ai refusé à l'amitié, à la reconnaissance... Quelle puissance pourrait donc l'arracher de mon sein!

LE GOUVERNEUR.

L'honneur!

CHARLES.

L'honneur!

LE GOUVERNEUR.

Oui, Charles, l'honneur! — J'ai reçu des ordres. Des avis certains m'apprennent que de grands coupables sont venus chercher un asyle dans ces lieux... Tous les étrangers doivent subir un sévère examen... et particulièrement ceux que le mystère environne:... la moindre prévention défavorable doit déterminer, sur-le-champ, leur extradition.

CHARLES, *avec embarras.*

Monsieur le Gouverneur, ma conscience est tranquille... elle ne me reproche rien; et, si vous cherchez un coupable... vos mesures ne peuvent me concerner.

LE GOUVERNEUR.

Vous répondez mal, Charles... je ne cherche point de coupables... j'espère même n'en pas trouver... Je vous fais

sentir, comme ami, combien il est utile pour vous de me confier un secret que, comme Gouverneur, j'ai le droit d'exiger. Demain, je vous attendrai au palais du gouvernement. Vous y trouverez encore un ami prêt à recueillir les épanchemens de la confiance et de l'amitié; mais, si mes sollicitations restaient sans pouvoir sur votre cœur, alors l'ami disparaîtrait, et vous ne verriez plus que l'impassible magistrat... Adieu.

CHARLES.

Attendez !...

LE GOUVERNEUR.

Charles !...

CHARLES.

O ciel !... affreuse situation !... ô destin !...

LE GOUVERNEUR.

Parle, parle, mon ami !

CHARLES.

Eh ! quoi, si un obstacle invincible s'opposait à toutes révélations ; si le malheur de ma vie devait résulter de la confiance que vous exigez, si ces puissans motifs m'obligeaient au silence, je serais forcé de quitter ces lieux....

LE GOUVERNEUR.

A l'instant même.

CHARLES.

On aurait la barbarie de m'arracher à ma nouvelle famille, à mon père adoptif, et je serais ignominieusement conduit en France !

LE GOUVERNEUR.

Où des juges sévères sauraient obtenir ce que ton cœur m'a refusé.

CHARLES.

Eh bien ! il faut parler... il faut tout vous dire... vous allez la connaître cette épouvantable vérité... cette amitié pressante à laquelle je cède va bientôt disparaître, ces bras qui me pressent vont me repousser avec horreur... interrogez les archives d'un tribunal sanginaire, elles vous apprendront qui je suis... vous saurez que la honte, l'opprobre, l'infamie, sont mon partage... que j'ai cessé d'exister... que l'échafaud a été dressé pour moi, que ce Charles enfin, qui jouit en ces lieux de la considération générale, que l'on aime, que vous honorez de votre bienveillance, est condamné comme assassin !!!

LE GOUVERNEUR.

Grand Dieu!

CHARLES.

Ah! ne partagez pas cette erreur; mes juges furent abusés, et je ne suis point coupable.

LE GOUVERNEUR.

Hâtez-vous de me le prouver... mon cœur a besoin d'en acquiescer la certitude.

CHARLES.

J'ignore qui je suis et quelle fut ma famille. Ceux que je croyais mes parens avaient eu l'occasion de rendre d'importans services à un homme puissamment riche. Par reconnaissance il consentit à donner son nom à leur premier enfant et dès sa naissance, il lui assura une partie de son immense fortune; mais cet acte de générosité n'étoit basé que sur l'existence de celui qui en étoit l'objet et devant l'anéantir avec lui. Cet enfant, élevé loin de sa famille, fut enlevé des bras de celle qui le nourrissait. Privés tout à la fois d'un fils et de l'usufruit d'une fortune dont ils avaient déjà contracté l'habitude, le retour possible de leur première médiocrité les effraya et leur suggéra l'idée d'un stratagème dont je devais être la victime. Ils cachèrent avec soin la disparition de leur fils; et, pour de l'or, ils trouvèrent une mère qui se priva volontairement des caresses de son enfant. Je suis cet infortuné. Ah! je pardonne le crime commis à mon égard; ma mère, abusée par sa tendresse, croyait peut-être m'ouvrir la route de la fortune, elle m'abandonna sur celle du malheur.

LE GOUVERNEUR.

Quoi! vous seriez cet enfant substitué par une fraude coupable?

CHARLES.

Oui, Monsieur; ma jeunesse fut entourée de tous les prestiges de l'opulence. Je reçus une éducation brillante; combien je payai cher des avantages qui ne m'étaient pas dûs! Celle que je me plaisais à nommer ma mère fut attequée d'une maladie qui devait la conduire au tombeau. Au lit de la mort, elle me fit appeler, me révéla ce secret et me remit divers écrits où je puisai les détails que je viens de vous donner.

LE GOUVERNEUR.

Bizarre destinée!

CHARLES.

Cette cruelle révélation me plongea dans une profonde mélancolie.

colie. Je me voyais sans nom, sans famille; je ne pus me résoudre à profiter plus long-temps de bienfaits qui ne m'appartenaient pas. Je devins sombre, rêveur; les projets les plus sinistres occupaient sans cesse mes esprits... Un jour que je promenais loin de la ville et de tous les regards mes funestes pensées, la nuit et un orage affreux me surprennent; une habitation isolée se présente. J'entre, un vieillard l'occupait avec un seul domestique. Je demande l'hospitalité, on me l'accorde; mon hôte paraissait avoir contracté l'habitude d'un long chagrin. La confiance fut bientôt établie entre nous; un sentiment indéfinissable m'entraînait vers lui, et lorsque nous nous séparâmes pour nous livrer au repos, il me sembla que j'étais au sein de ma famille.

LE GOUVERNEUR, à part.

O dieu! quel pressentiment!...

CHARLES.

J'avais à peine cédé au sommeil qu'un bruit extraordinaire se fait entendre... je m'éveille, j'écoute, il me semble qu'une voix réclame mon secours... malgré l'obscurité qui m'environne, je parcours la maison; dans un corridor étroit une lumière frappe mes regards... j'aperçois le domestique de mon hôte; ses vêtemens sont en désordre, ses mains, sanglantes... il est chargé des dépouilles de son maître... de sa victime peut-être... Imprudent, me crie-t-il, d'une voix terrible et dont les accents sont restés gravés dans ma mémoire; tu paieras cher ton indiscrette curiosité, il dit et disparaît. Envain je voulus suivre ses traces; toutes les issues étaient fermées sur moi... je reviens sur mes pas; à la lueur d'une lampe expirante; je vois... Dieu! quel affreux spectacle! mon hôte généreux percé de coups... je veux le secourir, il expire dans mes bras. Épouvanté de ma situation, j'appelle du secours; long-tems mes cris sont inutiles; enfin ils sont entendus de quelques passans bientôt la maison est entourée; la porte cède aux efforts de la multitude; on pénètre jusqu'à la victime... Des regards accusateurs se tournent vers moi; mes vêtemens sont souillés de sang... on m'entoure, on m'accuse, on m'arrête... Envain je proteste de mon innocence... on me traîne dans les cachots, aux pieds des tribunaux; tout dépose contre moi et quinze jours ne sont pas encore écoulés que je suis jugé, condamné... l'échafaud m'attend.

LE GOUVERNEUR.

Affreuse situation!...

CHARLES.

Innocent, j'allais périr... La veille de ce jour funeste, au milieu de la nuit, les portes de mon cachot s'ouvrent, un geolier

se présente, un inconnu l'accompagne, il me remet un billet. Je reconnais l'écriture du généreux protecteur de ma famille; puis, malheureux, m'écrit-il, va porter sur une terre étrangère la honte et les remords. Celui qui te remettra cet écrit t'en fournira les moyens, puis, ne porte pas sur l'échafaud le nom que je t'ai donné. Éperdu, je veux parler. L'inconnu m'entraîne, me remet de l'or et bientôt je me trouve hors de la ville. A peine suis-je rendu à moi-même que des cris et un cliquetis d'armes se font entendre. Je crois qu'on est à ma poursuite. Fatigué de l'existence, je cours m'offrir moi-même à mes bourreaux... J'étais dans l'erreur; un voyageur était attaqué par des brigands. Ce voyageur était monsieur de Clarenville... je lui sauve la vie, et je trouve dans cette action un adoucissement à mes malheurs.

LE GOUVERNEUR.

Infortuné Charles, quel enchaînement de malheurs, et à combien d'épreuves étiez-vous destiné! mais tel est l'ascendant de la vérité, que je n'éprouve aucun sentiment de défiance, et que ma confiance sans effort me porte à vous croire... non, vous n'êtes point coupable, j'en ai pour garant l'émotion que j'éprouve, le besoin que je ressens de vous protéger, et, si mon amitié peut entrer en compensation de tant d'infortunes, je vous l'offre tout entière.

CHARLES.

Ah! Monsieur...

LE GOUVERNEUR.

Mais, dites-moi, Charles, lorsque vous avez su que celui qui vous donnait azile était le frère de Robert Clarenville, comment avez-vous pu vous déterminer à rester près de lui?...

CHARLES.

C'est pendant la traversée que M. Clarenville, dont l'amitié pour moi augmentait chaque jour, me fit le récit de ses malheurs. Je faillis perdre le sentiment et la vie en apprenant près de qui je me trouvais; mais, surmontant une faiblesse qui pouvait me trahir, je résolus de m'attacher au respectable Clarenville, de lui donner toutes les marques de dévouement qui seraient de mon pouvoir, de conquérir, à force de zèle, son estime, sa confiance, afin que, si un jour mon fatal secret venait à se découvrir, je pusse trouver dans le cœur de mon ami un défenseur contre lui-même.

LE GOUVERNEUR.

Ce n'est pas en vain que vous m'aurez accordé votre confiance, Clarenville aussi m'a laissé lire dans son âme; je ferai mes efforts pour tout concilier, continuez à garder le silence et laissez à l'a-

mitié le soin de préparer votre bonheur. (*L'observant.*) A travers ces affreuses vicissitudes, votre cœur n'a point éprouvé un sentiment plus doux ?... la reconnaissance seule vous a porté à donner vos soins à l'éducation de la jeune Elise !

CHARLES, *troublé.*

Ah ! Monsieur !...

LE GOUVERNEUR.

Vous ne répondez pas ?...

CHARLES, *ému et se précipitant dans ses bras.*

Mon père !

LE GOUVERNEUR.

Oui, je le serai... j'en remplirai les augustes fonctions. Mais on vient... c'est Elise... allons, Charles, du courage, ose encore croire au bonheur.

SCENE XV.

Les Mêmes, ELISE.

ÉLISE.

M. le Gouverneur, mon père sait combien vos moments sont précieux ; il craint que sa longue absence n'arrête votre départ et m'envoie vous faire ses excuses, il marche sur vos pas.

LE GOUVERNEUR.

Chargez-vous, belle Elise, de lui offrir les assurances de mon amitié. Je ne puis rester davantage ; nous nous reverrons bientôt, j'ai besoin de parler à M. Clarenville. Adieu, mon cher Charles.. Mademoiselle, je vous salue. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

CHARLES, ELISE.

ÉLISE, *répétant les derniers mots du Gouverneur.*

Mon cher Charles !... il me paraît que vous avez fait la conquête du Gouverneur. Ah ! j'en étais bien sûre. (*Regardant dehors.*) ah ! j'aperçois mon père ; il aborde M. le Gouverneur... la joie brille dans les yeux de mon père... le Gouverneur lui offre son bras... il l'accepte, et les voilà qui s'éloignent. (*Revenant.*) oh ! que je voudrais donc connaître le sujet de leur entretien ! Grondez-moi donc, Monsieur, je suis curieuse, in-

discrète... dites-moi avec cette gravité qui vous sied si bien : ce que vous faites-là n'est pas bien, Mademoiselle... mais concevez-vous l'idée de mon père de vouloir me marier à ce Durivage ?

CHARLES.

Mademoiselle, je ne puis blâmer la conduite de M. Clarenville, et l'amitié qu'il témoigne à M. Durivage, suffit à l'éloge d'un homme bien à plaindre de vous avoir inspiré une aversion qui... permettez-moi de vous le dire, ne me paraît pas fondée.

ÉLISE.

Et vous aussi, Monsieur, vous me blâmez ; vous vous réunissez à mon père et à Madame Durmer pour me persuader que je dois aimer un homme... ah ! Dieu ! vous ne le connaissez pas ; tout en lui décèle la bassesse et la méchanceté.

CHARLES.

Vous le jugez sévèrement.

ÉLISE.

Il est si difficile de se défendre d'une première impression ! le regard, le son de la voix... tenez, vous, par exemple, M. Charles, du moment que je vous ai vu, j'ai deviné toutes vos qualités, toutes vos vertus.

CHARLES.

De grâce, Mademoiselle...

ÉLISE.

Vous savez que je ne flatte jamais... mais, en vérité, vous êtes encore plus rêveur qu'à l'ordinaire... la leçon sera triste aujourd'hui.

CHARLES.

O Elise ! bientôt il ne sera plus question d'études !...

ÉLISE.

Pourquoi donc ? voudriez-vous encore nous quitter ? mon père a cependant bien dit qu'à l'avenir, il chargerait un autre de visiter ses propriétés... ainsi vous resterez près de nous.

CHARLES.

Votre père !... Elise, croyez-moi ; tâchez de surmonter votre aversion pour monsieur Durivage... Il vous serait trop pénible de haïr celui qui vous est destiné pour époux !...

ÉLISE.

Et c'est vous, Charles, vous... que je suis malheureuse !

CHARLES, à part.

Dieu ! que je souffre ! (*haut.*) Mademoiselle.

ELISE.

C'est vous qui avez le courage de m'apprendre que je suis destinée à un autre...

CHARLES.

Elise! chère Elise!... l'ai-je bien entendu.

ELISE.

Non, monsieur, non, jamais je n'aurais eu la force de vous dire : « Charles, on vous destine une autre épouse. »

CHARLES.

Vous m'accablez sous le poids de la félicité. Quoi! vous avez deviné les sentimens de Charles, et vous daignez les partager!... O bonheur! (*A part.*) Que dis-tu? malheureux! (*haut.*) Non, Charles, l'infortuné Charles ne doit, ne peut élever ses vœux jusqu'à vous. Non, il ne trahira pas la confiance de son bien-facteur.

ELISE.

Eh bien! je vais trouver mon père; je lui dirai : « tu veux que je prenne un époux. Ton Elise, ta fille chérie n'en veut pas d'autre que ton libérateur. C'est Charles que son cœur a choisi et qui doit être son époux. »

Charles éperdu baise la main d'Elise, et Clarendville paraît dans le fond.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, CLARENVILLE.

CLARENVILLE.

Eh bien! sois satisfaite, ma fille, Charles recevra ta main.

CHARLES.

O dieu!

CLARENVILLE.

Je t'avais devinée, mon Elise; quant à toi, Charles, j'avais besoin de cette épreuve pour connaître tous tes sentimens. Maintenant, mon ami, ton bonheur dépend de toi seul.

CHARLES.

Je vous entends, monsieur... si je me tais, je parais indigne de vos bontés!... si je parle... ô dieu, ne l'exigez pas...

CLARENVILLE.

Eh bien! cruel ami! garde ton secret; mais assure-moi que ton âme est exempte de remords, que tu es digne d'elle et ma fille est à toi.

CHARLES.

Oui , je suis digne d'elle ! oui , mon âme est pure comme l'amour qu'Elise m'inspire. Je le jure par tout ce qui a droit aux hommages des hommes.

CLARENVILLE.

Cela me suffit : Charles , en te nommant mon fils , je m'acquiesce envers toi.

CHARLES.

O mon père !... mais , hélas ! quel sort ! quel nom puis-je lui offrir !

CLARENVILLE.

Le mien... Charles , je n'ai plus de fils ; tu m'en tiendras lieu... deviens l'époux d'Elise , et prends le nom de Charles Clarenville.

CHARLES.

Homme généreux !

Il tombe aux pieds de Clarenville qui presse sa fille contre son cœur. Durivage paraît au fond.

SCENE XVIII.

Les Mêmes, DURIVAGE, et peu après Mad. DURMER, NELLY, DOMINGO, Nègres et Domestiques.

CLARENVILLE.

Ma fille , mon ami ! mes enfans !... je veux que dès demain... oui , Charles , demain , nous dresserons le contrat. Je désire que monsieur le Gouverneur , que tous nos amis viennent prendre part à notre félicité. (*Charles passe du côté d'Elise dont il prend la main. Dans ce moment Clarenville a aperçu Durivage.*) Durivage !... je suis bien aise que ce qu'il vient de voir m'épargne la peine de le lui apprendre !...

Charles et Elise sont trop occupés de leur bonheur pour s'inquiéter de ce qui se passe autour d'eux. Clarenville présente la main à Durivage qui s'est approché. Celui-ci les salue , reconnaît Charles , recule épouvanté , rencontre madame Durmer , la ramène et lui désigne Charles.

DURIVAGE, d'une voix étouffée , à Mad. Durmer.
C'est lui. (*Il s'enfuit épouvanté. Surprise.*)

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente à gauche la maison de Monsieur Clarenville; ombragée par quelques palmiers sous lesquels sont des sièges champêtres; à droite un bosquet de citronniers qui se prolonge dans la coulisse; au fond s'élève une colline boisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMINGO, Nègres et négresses.

(Au lever du rideau les nègres sous la conduite de Domingo entrent chargés de vases, de guirlandes de fleurs et de feuillages. Domingo règle leurs mouvemens.)

Bons amis, faire doucement, pas éveiller bons maîtres... placer vases là... là... encore là... bien, bons amis, à présent attacher guirlandes à grande case et à palmiers (*on exécute ses ordres.*) Pas faire bruit du tout, surprendre bon maître... Oh! li ben content, li deviner tout de suite, attachement de bons serviteurs et de fidèle Domingo, vous avoir fini?... nous en aller bien vite.

(Domingo et les nègres témoignent leur joie et sortent.)

SCÈNE II.

Mad. DURMER seule, un billet à la main.

Ils sont partis... Je crains que la vue de ces esclaves en arrêtant Durivage ne l'ait ébigné du lieu du rendez-vous. Que peut-il avoir à me dire? Je suis d'une inquiétude (*lisant*) « avant le lever du soleil, au bosquet de citronniers, j'y serai: » — Charles avait accompagné M. Clarenville chez le gouverneur; Elise s'était retirée dans sa chambre; j'étais restée seule formant mille conjectures sur la scène extraordinaire qui venait de se passer lorsque

Mexico ; le nègre favori de Durivage me remit ce billet de la part de son maître. En vain je cherche à définir son inexplicable conduite ; je frémis à la seule pensée des suites qu'elle pouvait entraîner. Imprudent Durivage ! . . . C'était la première fois qu'il se trouvait en présence de Charles , et cependant l'effroi terrible qui s'est manifesté dans tous ses traits n'était pas l'effet de la seule jalousie ; le peu de mots qui lui sont échappés en fuyant , confirment mes soupçons ; un autre motif . . . on approche , c'est lui. Je vais enfin connaître ce mystère. (*Durivage, suivi de plusieurs nègres , paraît sur la colline , il vient seul en scène.*)

SCENE III.

DURIVAGE Mad. DURMER.

DURIVAGE.

Laurence , c'est vous ?

Mad. DURMER.

Oui.

DURIVAGE.

Bien !

Mad. DURMER.

Avec quelle impatience je vous attendais ! l'inquiétude où m'a jetée la scène d'hier ne me laisse aucun repos. Par cette extravagante conduite ; vous avez failli nous perdre . . . mais rassurez-vous ; Clarenville lui-même a pris le soin de vous justifier , en attribuant l'espèce de démence dans laquelle vous étiez , à la perte d'Elise. Je suis loin de partager son opinion. Cette fuite précipitée cache une autre cause ; vous connaissez Charles , je n'en puis douter. M'expliquerez-vous enfin l'effet terrible que son aspect a produit sur vous ?

DURIVAGE.

Qu'il vous suffise de savoir que nous sommes perdus si vous ne consentez à servir mon projet.

Mad. DURMER.

Expliquez-vous.

DURIVAGE.

Il n'est plus de repos pour moi , tant que ce Charles existera.

Mad. DURMER.

Charles ! . . . Je conçois votre juste fureur ; par son union avec Elise , il vous enlève l'objet de vos plus chers désirs ! l'immense héritage de Clarenville ; mais cependant . . .

L'Inconnu.

3

DURIVAGE.

D'un mot, je puis rompre cet hymen ; je puis rendre odieux à Clarenville, à Elise elle-même. Un seul mot, et la honte, l'infamie, le dernier supplice deviennent le partage de mon odieux rival. Mais il peut se rappeler mes traits, et je perdrais par cette imprudence tout le fruit de mes longs travaux.

MAD. DURMER.

D'où connaissez-vous donc Charles ?

DURIVAGE,

D'où je le connais ! Il vous souvient, Laurence, du hardi coup de main qui nous enrichit à jamais ?

MAD. DURMER.

Parlez plus bas.

DURIVAGE.

Le plus heureux succès couronna cette grande entreprise ; mais un hasard qui faillit, nous perdra amena sur le théâtre de l'événement un témoin....

MAD. DURMER, *avec regret.*

Cette circonstance m'est connue, je sais aussi que, trompée par de fausses apparences, les tribunaux, tandis que vous traversiez les mers, condamnèrent ce malheureux à porter sa tête innocente sur un échafaud. Ce jugement sans doute a reçu son exécution ?...

DURIVAGE.

Désabusez-vous. Par une fatalité que je ne puis définir, cet homme dont la mort est devenue si nécessaire à mon repos, est échappé, j'ignore par quel prodige, au supplice qui lui était réservé.

MAD. DURMER.

Mais comment savez-vous ?...

DURIVAGE, *vivement.*

Je l'ai revu !..

MAD. DURMER, *de même.*

Revu ? quand ?

DURIVAGE.

Hier !...

MAD. DURMER.

Hier ? où ?

DURIVAGE *montrant la maison de Clarenville.*

Là !!

MAD. DURMER

Quoi ? Charles ?...

DURIVAGE.

Lui-même ! Jugez maintenant si j'ai pu cacher mon effroi.

MAD. DURMER.

Quelle étrange rencontre !

DURIVAGE.

Vous voyez que je puis le perdre ; mais, à mon tour, que n'ai-je pas à redouter, puisque un hasard inexplicable vient offrir Charles à mes yeux ?... puisqu'il me le présente, m'enlevant Elise, m'arrachant la fortune immense que j'étais sur le point de m'approprier ?... Il faut que ma vengeance s'accomplisse, la mort, en me délivrant d'un rival, dissipera toutes mes inquiétudes. Tout dort encore dans cette habitation. Venez, ma mère, guidez mon bras jusqu'au cœur de mon ennemi... venez.

MAD. DURMER.

Que vas-tu faire, malheureux ? veux-tu te perdre par cette imprudence, songe qu'au premier cri de ta victime, mille bras vengeurs vont se lever sur ta tête

DURIVAGE.

Je n'écoute rien... Il faut que Charles périsse.

MAD. DURMER.

Arrêtez-vous-dis-je ! ne vous souillez pas d'un meurtre inutile. Si vous aviez l'audace de vous porter à de telles extrémités, dussè-je me perdre, je dévoilerais à l'instant vos affreux projets. Vous avez reconnu Charles, dites-vous ; à son tour, il peut vous reconnaître, et vous seriez perdu, je le vois. Mais, pour éviter ce danger, est-il nécessaire de lui donner la mort ? Sa disparition ne peut-elle pas suffire à votre tranquillité ? Désignez Charles à quelques serviteurs fidèles, qu'il soit arraché de ces lieux, conduit dans l'intérieur de votre habitation ou embarqué pour quelque plage lointaine... alors vous poursuivrez sans crainte l'exécution de vos projets ; une fois possesseur de la main d'Elise, de la fortune de Clarenville, que vous importe la destinée d'un homme que le souvenir de ses malheurs exilera naturellement de ces lieux !

DURIVAGE.

Mais où le trouver pour agir ?

MAD. DURMER.

Chaque matin, au lever de l'aurore, Charles dirige ses pas vers ce bosquet, afin de se livrer sans contrainte à sa mélancolie.

DURIVAGE.

C'est assez... vous êtes sûre qu'aujourd'hui...

MAD. DURMER.

Il n'y manque jamais.

DURIVAGE.

Bien... il suffit.

MAD. DURMER.

Craignez surtout de nous compromettre.

DURIVAGE.

Quelques instans encore, j'aurai satisfait ma vengeance et brisé le seul obstacle qui s'oppose à ma fortune.

MAD. DURMER.

Le moment approche ; Charles ne peut tarder à paraître... Eloignez-vous, et surtout ne hasardez rien que vous ne soyez certain du succès.

DURIVAGE.

Qu'il paraisse seulement ; il ne saurait m'échapper : n'entends-je pas quelqu'un ? (avec rage.) Si c'était lui...

MAD. DURMER.

Silence ! (ils écoutent.) C'est Nelly... il ne faut pas qu'on nous voie ensemble... séparons nous.

(Mad. Durmer s'éloigne avec précaution. Durivage rejoint ses nègres.)

SCÈNE IV.

NELLY sortant de la maison une corbeille à la main.

Bien ! Il fait à peine jour, je craignais de m'être éveillée trop tard. Nelly, me dit hier M. Clarenville, c'est toi que je charge de préparer les bouquets nécessaires à la petite fête qui doit avoir lieu demain. Cette importante cérémonie m'a rendue si joyeuse qu'à peine j'ai fermé l'œil de la nuit. Allons, Nelly, vite à l'ouvrage, et qu'à son réveil notre bon maître trouve ses ordres exécutés. Commençons d'abord par cueillir des fleurs. (Elle s'approche du bosquet.)

SCÈNE V.

NELLY, DOMINGO derrière la haie.

DOMINGO.

Nelly, petite Nelly !

NELLY.

Qui m'appèle ? Ah ! déjà éveillé !... (*pendant qu'il vient en scène*) Ce bon Domingo, il est si joyeux du bonheur de nos bons maîtres... Eh bien ! Domingo, tu n'as donc pas dormi aujourd'hui ?

DOMINGO.

Toi regarder !... (*il montre les préparatifs*) Moi, pas dormir du tout, moi, trop joyeux vraiment... petite maîtresse épouser bon Charles, maître Clarenville oublier tous ses chagrins... oh ! n'être pas un songe pour le coup.

NELLY.

Te voilà tout fier de voir ton rêve accompli ; cependant il ne l'est pas encore entièrement.

DOMINGO.

C'est vrai, petite amie ; mais Domingo espérer toujours, le bon Dieu être bon tout-à-fait, li inspirer à bon maître unir toi à moi.

NELLY.

En attendant, mon cher Domingo, soyons heureux de voir M. Clarenville oublier enfin ses longues infortunes.

DOMINGO.

Oh ! oui... li avoir eu beaucoup grands chagrins.

NELLY.

Il manquera toujours quelque chose à son bonheur.

DOMINGO.

Eh ! quoi donc, petite Nelly ?

NELLY.

As-tu remarqué quelquefois, dans la chambre de M. Clarenville un tableau soigneusement recouvert d'un voile ?

DOMINGO.

Oui, mais pas savoir...

NELLY.

C'est le portrait d'un jeune et joli enfant que notre maître a perdu en France et qu'il pleure encore tous les jours.

DOMINGO.

Li est mort ?

NELLY.

Hélas ! oui. Des méchants l'ont enlevé tout jeune encore des bras de sa mère.

DOMINGO.

Ah ! pauvre maître ! toi bon, toi libre, toi riche beaucoup, et toi malheureux ! . . Domingo, pauvre, esclave, plus heureux que toi, si li être aimé de petite Nelly.

NELLY.

Oh ! oui, tu es plus heureux que lui . . . Mais, tandis que je cause le soleil s'avance et ma corbeille ne s'emplit pas. Au revoir, Domingo.

DOMINGO.

Ah ! petite Nelly, où donc toi aller si vite ?

NELLY.

Comment ! tu ne sais pas que c'est moi qui suis chargée de fournir les fleurs qui doivent orner la fête ?

DOMINGO.

Eh bien ! moi aller avec toi.

NELLY.

Non pas, mais au retour tu m'aideras à tresser des guirlandes et à composer des bouquets. Oh ! il en faudra beaucoup pour ces riches messieurs qui doivent, de grand matin, accompagner ici M. le Gouverneur, pour signer le contrat. Allons, laisse-moi aller.

DOMINGO.

Petite amie, avant de quitter Domingo, toi permettre à li de prendre un petit baiser.

NELLY.

Non, non.

DOMINGO.

Eh bien ! toi donner à li.

NELLY.

Encore moins ; adieu.

DOMINGO.

Moi pas quitter toi.

NELLY.

Monsieur Domingo, restez là.

Elle sort.

DOMINGO.

Oh ! bonne Nelly, toi pas fâchée ?

SCENE VI.

CHARLES, DOMINGO.

CHARLES.

Eh quoi ! Domingo, les préparatifs sont déjà terminés ? ils attendent ton amitié pour moi. Va dire à tes compagnons que ce jour sera consacré au repos et à la joie ; et compte que pour prix de ton dévouement, j'appellerai sur toi tes bontés de monsieur Clarenville.

DOMINGO.

O bon maître ! . . .

Il sort.

SCENE VII.

CHARLES *seul.*

Dois-je croire à ma félicité ? il me semble qu'abusé par un songe enchanteur je dois craindre l'instant du réveil ; cependant ce n'est pas une illusion, Clarenville m'a nommé son fils ! Elise, ma chère Elise partage ma tendresse. O ciel ! l'aurore du bonheur luirait-elle donc enfin pour moi ? . . . Qu'oses-tu dire, insensé ! . . . Et peux-tu l'accepter ce bonheur qui s'offre à toi sous des formes si séduisantes ? . . . La condamnation qui pèse sur ta tête, malgré son injustice, n'imprime-t-elle pas la honte sur ton front, et lorsque les lois te désignent comme l'assassin de Robert Clarenville, ta main peut-elle être unie à celle d'Elise ? . . . Affreuse situation ! . . . Sans en avoir jamais conçu l'horrible pensée, je porte la peine d'un crime qui révolte la nature . . . Dieu ! si j'étais découvert . . . si monsieur Clarenville pouvait soupçonner . . . c'est vainement que je ferais entendre ma justification . . . sa malheureuse fiction serait le châtiment de ma témérité, et, avant d'être entendu, je me verrais ignominieusement chassé de cet asile ; et cependant, ô mon dieu, tu sés si je suis coupable . . . Mais quoi ! ces terreurs sont-elles imaginaires ? l'effroi qu'à mon aspect a éprouvé Durivage . . . ce seul mot échappé de sa bouche, et que je n'ose interpréter . . . Ah ! tout mon sang se glace . . . fuyons, fuyons ces lieux ! . . . mais Elise, Elise ! . . . O trop malheureux Charles.

Il tombe accablé sur un banc de gazon ; des nègres paraissent sur la colline.

SCENE VIII.

CHARLES, DURIVAGE, Nègres de Durivage et Nègres de
Clarenville.

PANTOMIME.

Durivage paraît sur la colline avec ses nègres, leur désigne Charles, leur ordonne de l'enlever et de le transporter derrière le bosquet d'orangers; ils exécutent ses ordres. Des nègres de Clarenville paraissent et crient : Au secours! Nelly au-dehors fait entendre le même cri.

SCENE IX.

Domingo arrive, arrache un bambou, court à la case, crie : Au secours! et s'élance dans les bosquets de citronniers. Des nègres sortent de la case et le suivent.

SCENE X.

CLARENVILLE, ELISE, Mad. DURMER, NELLY, Nègres
arrivant de toutes parts.

CLARENVILLE.

Que veulent dire ces cris?

ELISE.

Où donc est M. Charles?

MAD. DURMER.

Qu'est-il donc arrivé?

NELLY, rentrant, avec effroi.

Sauvez, sauvez monsieur Charles; on veut l'assassiner.

CLARENVILLE.

Charles!

ELISE.

Mon époux!

CLARENVILLE.

Madame Durmer, Nelly, veillez sur ma fille. *(aux nègres)* Vous, suivez-moi.

Il court au bosquet, les nègres se précipitent sur ses pas; Elise veut suivre son père.

SCENE XI.

Les Mêmes, excepté CLARENVILLE et les Nègres.

NELLY, *retenant Elise.*

Arrêtez, mademoiselle, votre père saura le défendre.

ELISE.

Laissez-moi. . . laissez moi, au nom du ciel! ne cherchez point à me retenir; cette incertitude est mille fois plus cruelle que la mort.

MAD. DURMER, *à part.*

Imprudent Durivage, qu'as-tu fait? (*haut*) Ne vous abandonnez pas ainsi à la douleur, mademoiselle; monsieur Clareville.

ELISE.

Expose en ce moment ses jours pour sauver celui que j'aime.

NELLY.

Le bruit a cessé; sans doute que l'on est à la poursuite de ces monstres qui voulaient nous priver de notre jeune maître.

ELISE.

Ah! peut-être que Charles a succombé. . . il ne me reste plus qu'à mourir.

NELLY, *la soutenant.*

Ma chère maîtresse, rappelez votre courage, le ciel secondera les efforts de monsieur Clareville, et monsieur Charles sera sauvé.

MAD. DURMER.

Et vous êtes certaine qu'on en voulait à ses jours?

NELLY.

Comment puis-je en douter lorsque j'ai vu le fer levé sur sa poitrine? les monstres l'entraînaient en le menaçant de leurs poignards, et ne semblaient chercher qu'un lieu favorable pour achever leurs infâmes desseins.

Grand bruit.

ELISE.

Grand Dieu! le bruit se renouvelle. . . Quels cris. . . quelles clameurs. . .

NELLY.

On approche. . .

MAD. DURMER, *à part.*

Durivage se serait-il laissé surprendre?

NELLY.

J'aperçois beaucoup de monde... ce sont les nôtres! ... Domingo accourt... la joie brille dans ses regards... Bonnes nouvelles, Mademoiselle, bonnes nouvelles!...

SCÈNE XII.

Les Mêmes, DOMINGO, M. CLARENVILLE, LE GOUVERNEUR, CHARLES, une foule de Nègres.

DOMINGO, *entrant le premier.*

Il est sauvé! il est sauvé!

(*Madame Durmer cherche à cacher son inquiétude.*)

ÉLISE.

Il est sauvé!... Et mon père?

DOMINGO.

Voilà, maître!

ÉLISE.

Charles! mon père!...

CHARLES.

Chère Elise!

CLARENVILLE.

Ma fille, c'est à M. le Gouverneur que nous devons, toi, un époux, moi, le meilleur des amis.

ÉLISE, *au Gouverneur.*

Ah! Monsieur, ma reconnaissance... .

LE GOUVERNEUR.

Je suis heureux, Mademoiselle, d'être arrivé assez à temps pour prévenir un crime qui vous eût coûté bien des larmes; mais le hasard seul a tout fait... Je me rendais à votre invitation, mon cher Clarenville, lorsqu'au détour de la montagne, j'aperçus un homme qui se défendait vaillamment contre plusieurs nègres qui l'entraînaient. J'ordonnai, sur-le-champ, aux gardes qui m'accompagnaient, de faire cesser cette lutte inégale. A la vue de mes soldats, ces misérables abandonnent leur proie, et ce ne fut pas sans étonnement que je reconnus M. Charles. On est à la poursuite de ces scélérats, et bientôt, je n'en puis douter, ils seront en notre pouvoir.

MAD. DURMER, *à part.*

Durivage est perdu!

LE GOUVERNEUR.

Mais, vous-même, mon cher Clarenville, n'avez-vous pas quelques soupçons ? M. Charles aurait-il des ennemis ?...

CHARLES.

Moi ? (*geste dubitatif.*)

CLARENVILLE.

Mon Charles!... Non, monsieur le Gouverneur; tous ceux qui le connaissent l'estiment et le chérissent.

ÉLISE.

Oui, sans doute, et un rival seul est coupable...

MAD. DURMER.

Quel odieux soupçon, Mademoiselle!...

CLARENVILLE.

Ma fille!...

ÉLISE.

Pardonnez à ma franchise, mon père. M. Durivage a su gagner votre confiance; vous l'en croyez digne, et n'osez le soupçonner d'une si horrible action. Cependant, une voix secrète scible me dire : Méfie-toi de cet homme, il sera ton malheur. L'étonnante conduite qu'il a tenue hier, tout ce qui vient de se passer, semble justifier mon funeste pressentiment.

CHARLES.

Je sais que M. Durivage prétendait à votre main; mais sa longue absence de ces lieux, semble indiquer le peu d'empressement à voir ce projet se réaliser. D'ailleurs, M. Clarenville ne lui avait pas encore donné sa parole; il voulait, avant tout, chère Elise, connaître vos secrets sentimens. Vous avez laissé parler votre cœur; j'ai obtenu ce que mon cœur n'osait ambitionner, laissez-moi me livrer, sans réserve, à tout mon bonheur.

CLARENVILLE.

Oui, ma fille, rejette loin de ton cœur une pareille pensée, et que tes soupçons n'attaquent point un homme dont la conduite, jusqu'à ce jour, paraît irréprochable. Je ne puis croire que la jalousie ait pu, en un instant, faire d'un honnête homme un vil assassin.

MAD. DURMER.

Il serait injuste de penser autrement. M. Durivage a dû être surpris de se trouver, en quelque sorte, témoin de votre hymen, lorsqu'il venait demander votre main. Un mouvement irréfléchi, condamnable sans doute, mais dont probablement il n'a pas été

le maître, lui est échappé... Doit-on conclure qu'il soit capable de se porter à de telles violences?...

MAD. DURMER.

Oui, sans doute; mais je crois soupçonner la vérité. Chargé de faire respecter l'autorité de M. votre père par ses esclaves, M. Charles est quelquefois obligé de sévir, et l'on sait jusqu'à quel point ils portent leur vindication.

LE GOUVERNEUR.

Je suis loin d'admettre cette supposition... mais, quelle que soit la cause d'un événement qui pouvait être plus funeste, je la découvrirai; et l'auteur de cette criminelle tentative recevra un châtiment exemplaire. En attendant, mes amis, livrez-vous à la plus parfaite sécurité; et que rien ne trouble plus la joie d'un si beau jour (*Annorce.*)

CLARENVILLE.

Ce sont nos amis; allons au-devant d'eux.

(*Il donne la main à Elise et sort. Madame Durmer les accompagne.*)

SCÈNE XIII.

CHARLES, LE GOUVERNEUR, suite du Gouverneur.

CHARLES.

Ah! Monsieur, que vais-je devenir? A peine échappé à une mort certaine, dois-je fuir à jamais ces lieux? Dois-je renoncer au bonheur qui s'offre à mes vœux sous des couleurs si séduisantes?

LE GOUVERNEUR.

Eh! pourquoi fuir? Ne m'as-tu pas juré que tu étais innocent?

CHARLES.

Ah! je le jure encore!... j'atteste l'honneur que mes mains sont pures, que je suis digne d'Elise;... mais, courbé sous le poids d'une condamnation infamante, puis-je prétendre?...

LE GOUVERNEUR.

Non, Charles, il faut tout dire à M. Clarenville. C'est à moi de prendre ce soin; laisse-moi proclamer ton innocence, en même-temps que je ferai connaître le crime dont on t'accuse. Il ne s'agit, en cet instant, que d'une première formalité, d'un simple accord de famille, qui n'a aucune force devant la loi. Une révélation semblable à celle que nous devons faire, doit réveiller,

dans l'âme de Clarenville, de douloureux souvenirs; choisissons donc un instant plus favorable. Signe sans crainte le premier acte qui semble t'assurer la possession d'Elise, et je te promets qu'il sera ratifié.

CHARLES.

Espoir flatteur, puisses-tu te réaliser! Mais, ne craignez-vous pas que M. Clarenville....

LE GOUVERNEUR.

Je prends tout sur moi. (*Bruit.*) Silence! On vient.

(*M. Clarenville, Elise et madame Durmer rentrent entourés des principaux habitans de la colonie, et de diverses personnes invitées; ils sont suivis de Nègres et de Nègresses.*)

SCÈNE XIV.

M. CLARENVILLE, ELISE, CHARLES, LE GOUVERNEUR,
M^{me}. DURMER, NELLY, DOMINGO, Habitans, Nègres,
Suite du Gouverneur.

CLARENVILLE.

Mes amis, j'ai voulu rendre témoins de mon bonheur et de celui de mes enfans; tous ceux qui me sont unis par les liens de l'amitié. J'ai trouvé, au milieu de vous, une nouvelle famille. Dans les chagrins qui ont obscurci ma vie, vous m'avez prodigué vos consolations, il est bien juste qu'après avoir partagé ma douleur, vous preniez également part à ma joie. — J'unis mon Elise, ma fille bien aimée, à celui que son cœur a choisi; en faisant son bonheur, j'acquitte la dette de la reconnaissance. Jusqu'à ce jour, j'ai regardé Charles comme mon sauveur; maintenant un titre plus doux me sera permis... je pourrai le nommer mon fils...

CHARLES, *ému*.

Ah! Monsieur!...

CLARENVILLE.

Qu'elle soit heureuse, mon ami, et tu ne me devras rien.

ELISE.

Ah! mon père!...

LE GOUVERNEUR

Bon Clarenville!...

CLARENVILLE,

Je veux que tout le monde ici se ressente de mon bonheur. Domingo, j'ai été témoin de ton zèle à défendre Charles; je ne veux pas que ce dévouement reste sans récompense: dès ce moment tu es libre.

DOMINGO.

Moi libre!... ô bon maître! (*il se jette à ses pieds.*) Moi toujours servir toi! (*courant à Nelly.*) Petite Nelly, moi libre, libre! moi veux être esclave à toi!

CHARLES.

Je sais que tu aimes Nelly, et si elle y consent....

ELISE.

Je me charge de sa dot.

NELLY.

Ma bonne maîtresse, Domingo et moi si nous acceptons vos bienfaits, c'est pour en jouir près de vous.

DOMINGO.

Domingo, époux de Nelly! oh! être bien content!... li mourir de joie! Domingo vouloir toujours rester avec bons maîtres, avoir beaucoup petits enfans pour servir bon monsieur Charles et bonne petite maîtresse Elise! (*s'adressant à tous.*) Allons, bons amis, fêtons si beau jour, et toi, petite Nelly, toi qui a voix douce comme chant des petits oiseaux, toi chanter la ronde des palmiers.

NELLY.

Je le veux bien.

DOMINGO.

Et nous répéter tous en dansant gai refrain de petite Nelly.

(*On se place.*)

NELLY.

RONDE.

AIR de M. Amédée.

Allons,
Gais compagnons,
Chantons
Sous le sombre feuillage
De l'arbre hospitalier;
Et s'il faut oublier
Le paternel rivage,
Dansons la ronde du palmier.

Par le tant doux breuvage
Qu'offre son sein ouvert,
De l'enfant du désert
Il charme l'esclavage.
Contre les feux du jour
Il prête son feuillage,
Mais il n'a pas d'ombrage
Contre les feux d'amour.

Allons, etc.

Sous son ombre fidelle,
L'Africain plein d'ardeur,
De sa douce liqueur
S'enivre avec sa belle,
Et, d'amour transporté,
Dans ses bras il oublie
Et sa chère patrie,
Et jouce liberté.

Allons, etc.

A la fin de cette ronde, tous les personnages se livrent à diverses danses. Un nègre inconnu accompagné d'une nègresse arrive mystérieusement portant une corbeille de fleurs. On indique bien positivement qu'on ne les connaît pas; ces deux derniers dansent et disparaissent rapidement après avoir témoigné que la corbeille est adressée à M. Clarenville. On continue les danses et au final du ballet, la corbeille s'ouvre tout-à-coup d'elle-même et un billet frappe la vue des spectateurs.

CLARENVILLE.

Que signifie ce prodige ?

ELISE.

Mon père, c'est un billet.

CHARLES.

Voyez donc, monsieur, quel en est le contenu.

LE GOUVERNEUR.

Hâtez-vous, mon ami, de calmer notre impatience.

Clarenville prend le billet, le lit; on se groupe autour de lui. A peine en a-t-il parcouru quelques lignes qu'il s'écrie avec l'accent du désespoir.

CLARENVILLE.

Qu'ai-je lu, grand dieu!... Charles!... mais non... non, cela est impossible.

CHARLES, avec effroi.

Quoi donc, monsieur !

ELISE, troublée.

Qu'avez-vous, mon père.

LE GOUVERNEUR.

Parlez, mon ami.

MAD. DURMER, à part.

Quel nouvel événement !

CLARENVILLE.

Ah ! si cette lettre n'est point l'ouvrage de la plus affreuse perfidie... le monstre ne périra que de ma main.

CHARLES.

O ciel ! saurait-il !...

CLARENVILLE.

Voyez , monsieur , voyez ce qu'on m'écrit et jugez de l'horreur de ma position.

MAD. DURMER, à part.

C'est de Darivage , je n'en puis douter. (*On se groupe autour du gouverneur.*)

LE GOUVERNEUR, lisant.

« Monsieur ; quoique étranger à votre famille , il est de mon devoir de vous faire connaître l'être mystérieux que vous avez recueilli . . . (*tous les yeux se porte rapidement sur Charles.*) De vous arrêter au bord du précipice , et de vous sauver l'honneur. « Avant de confier à cet inconnu le bonheur de votre fille , avant de lui donner votre nom , rappelez-vous la mort de votre infortuné frère. (*l'attention redouble.*)

CHARLES, à part.

Je suis perdu !

CLARENVILLE.

Affreux souvenir ! (*Elise se rapproche du gouverneur, et paraît très inquiète.*)

LE GOUVERNEUR, continuant.

« Ses mânes n'ont point été vengées , vainement le fer des lois a voulu frapper le coupable . . . il existe , il est près de vous . . . « Enfin ce monstre n'est autre que . . .

ELISE.

(*Elle a lu en même temps que le gouverneur et lui arrache la lettre en jettant un cri déchirant. Ah ! n'achevez pas ! (Elle tombe dans les bras de Nelly ; la lettre lui échappe ; tous les assistans, se groupent, lisent rapidement cette lettre qu'un d'eux a ramassée et au dernier mot, un mouvement d'horreur les fait s'éloigner rapidement de Charles qui reste isolé et soutenu seulement par Domingo.*)

LE GOUVERNEUR.

Quelle horrible perfidie !

MAD. DURMER à part.

Le misérable ! qu'a-t-il fait !

CLARENVILLE.

Abominable jour !

ELISE.

Charles , au nom du ciel , je vous en conjure , repoussez cette atroce calomnie.

CLARENVILLE.

Contemple tes victimes ; repais tes regards des larmes que tu nous fais répandre . . . Jouis de ton ouvrage . . . ne compte pas échapper au supplice qui t'attend. Les lois purgeront bientôt la terre d'un monstre tel que toi.

CHARLES.

Arrêtez !

ELISE.

Mon père !

LE GOUVERNEUR.

Mon ami ;

CLARENVILLE.

Laissez-moi ! . . . Dans la fureur qui m'anime , je ne me connais plus, la pitié, la reconnaissance ont fait place en mon cœur au désir de venger mon infortuné frère . . . ah ! . . . malheureux ! pourquoi m'as-tu sauvé la vie ? par quel raffinement de scélératesse m'as-tu conservé des jours que tu devais empoisonner ?

LE GOUVERNEUR.

Clarenville ! . . .

CHARLES.

Ah ! donnez-moi la mort . . . donnez-moi la mort ; je la demande comme un bienfait . . . elle est mille fois préférable au supplice que j'éprouve . . . mais ; je le jure devant l'être suprême qui connaît le fond de mon cœur . . . j'en atteste l'honneur qui fut toujours le guide de mes actions , je ne suis point coupable du crime affreux dont on m'accuse . . . qui ? moi ? . . . j'aurais frappé ! . . . ô mon Dieu ! . . . permets que je fasse passer dans l'âme de ceux qui m'accusent la conviction de mon innocence, ou prive-moi d'une vie qui m'est insupportable.

ELISE.

Vous l'entendez, mon père, il jure qu'il n'est point coupable, et mon cœur se plaît à le penser ; non, l'objet constant de vos affections, celui que vous choisissiez pour faire le bonheur de votre fille, ne peut être soupçonné d'un si horrible forfait. Je ne vois dans cette épouvantable accusation que la suite des persécutions dont, depuis hier, M. Charles est l'objet . . . Ah ! mon père, retenez l'indignation qui vous anime, et ne l'accablez pas de votre malédiction.

CLARENVILLE.

Et quand je songe à l'instant où je l'ai vu pour la première fois, à l'importance qu'il mettait à quitter la France, au serment qu'il

L'Inconnu.

4

a exigé que jamais je ne l'interrogerais sur le passé... puis-je me défendre d'accueillir une accusation qui semble expliquer tous ces mystères?

LE GOUVERNEUR.

Clarenville, revenez à des sentimens plus raisonnables. Soupçonner près de vous l'assassin de votre frère, être averti de sa présence à l'instant de s'unir à votre famille, ce sont là de ces images effrayantes faites pour exciter la plus vive indignation. Mais, pour produire un semblable résultat, faut-il encore qu'elles aient l'apparence de la vérité... Quoi ! Charles coupable d'un tel crime, serait venu se réfugier près de vous ! Il offrirait à votre fille une main teinte du sang... Ah ! une telle pensée révolte la nature ; il est des crimes si odieux que par cela seul ils sont impossibles !

CLARENVILLE.

Eh ! bien, je veux que Charles soit en ce moment la victime d'une horrible calomnie... Oui, mon cœur a besoin de le trouver innocent. Qu'il jure qu'il a toujours été étranger à cet affreux événement, que jamais une semblable présomption n'a plané sur sa tête ; que rien, dans sa conduite, ni dans ses actions, n'a pu faire naître de si odieux soupçons, et mes bras lui sont ouverts ; je lui permets encore d'espérer le bonheur.

ELISE.

Dites un mot, Charles, et cette scène douloureuse est à l'instant effacée de notre mémoire... votre Elise a tout oublié.

CHARLES, *à part*

Horrible situation !

LE GOUVERNEUR.

Malheureux Charles !...

TOUS, *le pressant*.

Parlez !... parlez !...

CHARLES.

Arrêtez !... vos bontés déchirent mon cœur... arrêtez, ou j'expire à vos pieds de honte et de douleur.

TOUS.

Que dit-il ?

LE GOUVERNEUR.

Quelle épreuve !

CLARENVILLE.

Eh ! quoi ! tu hésites ?... est-il donc si difficile de prouver ton innocence... de persuader des cœurs à demi-vaincus !

CHARLES.

Eh ! bien, vous allez tout savoir... je vais déchirer le voile qui depuis si long-temps me dérober à vos yeux... vous m'y forcez... frémissez tous... je vais vous la faire cette épouvantable révélation... Oui, mes mains sont pures et mon cœur est innocent du crime qu'on lui impute; jamais, jamais, je n'en ai conçu l'effroyable pensée... mais une condamnation infamante n'en pèse pas moins sur moi... Les bourreaux sont à ma poursuite; le fer des lois est suspendu sur ma tête... je suis désigné comme le meurtrier de Robert Clarenville, et la fuite seule m'a dérobé au supplice réservé aux assassins.

TOUS, avec un cri d'horreur.

Grand Dieu !

Elise s'évanouit.

CLARENVILLE, courant à elle.

Ma fille !... malheureux jour ! (à Charles.) Fuis, malheureux ! fuis à l'instant; ne souille pas plus long-temps ces lieux de ton horrible présence.

LE GOUVERNEUR.

Clarenville !

CLARENVILLE.

Oser se présenter accusé d'un crime semblable... accepter la main de ma fille, concevoir la pensée de s'unir à ma famille, lorsque son existence appartient aux bourreaux. Ah ! qu'il sorte de ma présence... qu'il sorte à l'instant, ou je le livre moi-même aux lois qui le réclament...

CHARLES.

Ah ! mon père !

CLARENVILLE.

Je ne le suis plus.

CHARLES.

Chère Elise !...

CLARENVILLE.

Elle n'est plus rien pour toi... fuis, te dis-je, et emporte ma malédiction.

CHARLES.

Ah ! j'en ressens déjà les terribles effets.

LE GOUVERNEUR.

Clarenville, cessez de l'accuser; je savais tout, et convaincu

de son innocence , je lui ai conseillé de garder le secret et de me laisser le soin de vous instruire. L'auteur de cette lettre n'est point étranger à l'événement dont Charles, il y a peu d'instans, a failli devenir victime. Qu'ils tremblent, les perfides ! je saurai les atteindre ; fussent-ils réfugiés au centre de la terre...

CHARLES.

Ah ! cessez de prendre ma défense... trop de maux m'accablent à la fois, et je ne puis supporter l'excès de mes infortunes. Il faut fuir, il faut quitter ces lieux ; il faut mettre un terme à tant de malheurs. (*A Clarenville.*) O vous que je n'ose plus nommer mon père... Adieu !... adieu pour jamais... Elise !... le sort nous sépare... la mort saura nous réunir. (*Il s'élançe pour sortir.*)

CLARENVILLE.

Où vas-tu, malheureux !

CHARLES, *fausse sortie.*

Finir les tourmens de ma vie !

LE GOUVERNEUR.

Charles !

ELISE.

Retenez-le !...

On se précipite, on l'entoure, on le ramène ; il s'échappe, on court après lui ; plusieurs nègres l'atteignent sur la colline ; il tombe dans leurs bras et paraît anéanti.

Tableau.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une grande salle du palais du Gouverneur, au Cap. Au fond, une porte ouvrant sur une galerie; deux portes latérales. Un bureau garni, des sièges; etc. etc. etc.

SCENE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, assis près du bureau; GARDES dans le fond.

LE GOUVERNEUR.

Mes soupçons se sont confirmés !... les esclaves, porteurs de ce funeste message, n'ont pu échapper à ma vigilance; ils appartiennent à Durivage; leur maître, je n'en puis douter, est l'auteur de l'écrit fatal qui a réduit toute une famille au désespoir !.. sa haine pour Charles, plutôt que son amitié pour Clareville, a provoqué cette terrible révélation !.. mais d'où connaît-il Charles ?.. comment se trouve-t-il instruit d'un secret ?.. ce mystère sera bientôt éclairci. L'officier, chargé de s'assurer de sa personne; ainsi que de celle de madame Durmer, que ses relations avec lui ont rendue suspecte, tarde bien à revenir. Durivage, craignant les suites de cette affaire, aurait-il, par une prompte fuite, tenté de se soustraire ?... On vient.

SCENE II.

Les Précédens, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Vos ordres, M. le Gouverneur, ont été ponctuellement exécutés. Madame Durmer est en ces lieux; je me suis transporté à l'habitation de Durivage; j'ai pénétré jusque dans son cabinet; un secrétaire ouvert laissait apercevoir des papiers qui semblaient

fixer toute son attention. A la vue des soldats qui venaient pour l'arrêter, il parut saisi d'effroi; cependant cachant, son trouble, il se plaignit de la violence que l'on exerçoit envers lui. Je le sommai de me suivre; mais, pour toute réponse, il tira un poignard qu'il tenait caché sous ses vêtemens et tenta de se frayer un passage en se précipitant sur les gardes qui m'accompagnaient: il fut bientôt désarmé et contraint à céder à la force. Je crus de mon devoir de m'emparer de ses papiers; l'empressement qu'il avait mis à les soustraire à nos regards, son effroi, tout me fit penser qu'ils étaient de quelque importance; mais il ignore qu'ils sont en votre pouvoir; les voici.

(Il les remet au Gouverneur.)

LE GOUVERNEUR.

C'est bien !... Que le prisonnier soit gardé avec le plus grand soin; veillez surtout à ce qu'il ne puisse communiquer avec Laurence Durmer... Allez. (L'officier sort.)

SCENE III.

LE GOUVERNEUR, 2 Officiers, Gardes, Enfans.

LE GOUVERNEUR.

Quels peuvent être ces papiers auxquels il attachait tant d'importance? Contiendraient-ils quelques renseignemens propres à me guider dans les recherches que je dois faire? voyons!.. (lisant.)

« Etat des terres et dépendances concédées au sieur Durivage, « etc... » Ceci ne peut rien m'apprendre. (Lisant un autre papier.)

« Nantes, ce 15 juin 1788.. Nous l'écrivons mon cher « Philippe, sans trop savoir si notre lettre te parviendra. Tu l'es « mal supporté. Tu t'es emparé de testament et de la cassette. « Tu es moissonné et à peine avons-nous eu le temps de glaner. « Nous saisirons comme toi l'occasion de mettre les mers entre « nous et le théâtre de nos exploits; nous irons te joindre et régler « nos comptes.. adieu!.. nos complimens à ta respectable mère ». Cette lettre dont le style indique assez la source est écrite à un nommé Philippe... et pour adresse elle porte à M. Durivage, propriétaire à Saint-Domingue!.. Quel soupçon! (il examine divers autres papiers.)

Que vois je? ces papiers ont dû appartenir à M. Robert Clarenville... comment sont-ils parvenus entre les mains de cet homme?... ces lettres lui sont adressées; elles sont de Robert lui-même... « Mon cher Durivage!.. » (Il lit bas.)

Ah! quelle intrigue abominable se déroule à mes yeux! l'assassinat de Robert Clarenville... la présence de Durivage dans cette colo-

nie, les ordres que j'ai reçus concernant un homme échappé jusqu'à ce jour à la vengeance des lois... Grand Dieu ! serais-je sur les traces du criminel !... (à un officier.) Courez à l'habitation de Clareville ; sa présence en ces lieux est indispensable. (à un autre.) Vous, introduisez madame Durmer. (Les deux officiers sortent.) Je veux interroger cette femme ; elle possède, je n'en puis douter, la confiance de Durivage, et ne s'était introduite dans la famille Clareville, que pour servir ses criminels projets !... et voilà les misérables auxquels mon ami avait accordé sa confiance. Respectable Clareville, combien ta belle âme va souffrir en apprenant tant de turpitudes ! mais, si je suis forcé de renouveler tes peines, je puis au moins t'offrir l'espoir d'une prompte et légitime vengeance.

SCÈNE IV.

LE GOUVERNEUR, Madame DURMER.

(Sur un signe du Gouverneur, l'officier se retire.)

LE GOUVERNEUR.

Madame, si, comme je dois le croire, vous êtes sans reproches, la mesure dont vous êtes l'objet, n'a rien qui doive vous alarmer.

MAD. DURMER.

Si l'ordre de paraître devant vous, M. le Gouverneur, m'avait causé quelque effroi, votre générosité qui l'emporte encore sur votre justice suffirait pour me rassurer.

LE GOUVERNEUR.

J'ai voulu vous prier de m'éclairer sur le compte d'un homme dont l'étrange conduite a éveillé toute ma sollicitude. M. Durivage est très connu de vous ?

MAD. DURMER.

Oui, Monsieur...

LE GOUVERNEUR.

Et depuis longtemps ?.. quelle est son origine ? sa famille ?

MAD. DURMER.

Il m'a toujours nommée sa mère.

LE GOUVERNEUR.

Vous ! sa mère ?

MAD. DURMER.

Il le croit du moins.

LE GOUVERNEUR.

Et qui donc est-il ?

MAD. DURMER.

Il l'ignore lui-même ; moi seule je puis soulever le voile qui rouvra sa naissance.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien ! que tardez-vous ?

MAD. DURMER.

C'est devant lui, et en présence de monsieur Clarenville, que je le ferai connaître ; mais cette révélation en amènera une autre qui fera rejaillir sur lui l'opprobre dont il voulait couvrir l'infortuné Charles.

LE GOUVERNEUR, à part.

Que dit-elle ? . . . quoi ! Charles trouverait le moyen de se justifier . . . (haut) Madame, je n'insiste pas ; bientôt vous pourrez vous expliquer, monsieur Clarenville va se rendre ici, et Durivage est en mon pouvoir. Mais j'entrevois qu'il n'est pas le seul coupable.

MAD. DURMER.

J'ai dû m'y attendre, et les remords qui m'accablent ont régné sans partage sur mon âme du moment où, grâce à la dernière imprudence de ce malheureux, j'ai pu concevoir l'espérance de réparer une partie de mes criminelles erreurs. Oui, monsieur le Gouverneur, vous voyez devant vous une femme bien coupable, mais dont le repentir ne sera point stérile. . . Puisse-t-il m'acquérir quelques droits à l'indulgence de mon juge !

LE GOUVERNEUR.

Cette indulgence, madame, sera proportionnée à la sincérité et à l'importance de vos aveux ; mais hâtez-vous de la mériter.

MAD. DURMER.

Privée trop tôt des autours de mes jours, dépouillée par un tuteur infidèle, je ne tardai pas à me trouver en butte à tous les dangers qui environnent la jeunesse ; je fus abusée, et bientôt j'abandonnai ceux auxquels j'étais confiée. L'auteur de ma ruine me conduisit dans la capitale, et là, jouissant de la considération qui s'attache à la fortune, j'oubliai dans le tourbillon des plaisirs et ma faute et mes remords. Je dormais sur le bord d'un abîme tout prêt à m'engloutir. Jamais je n'avais cherché à connaître la source de notre opulence ; l'œil vigilant de la justice s'ouvrit sur nous, il fallut fuir. Nous parcourûmes la France, et partout nous laissâmes des souvenirs amers de notre passage ; des familles déshonorées, des épouses réduites au désespoir, des enfans dépouillés de leur patrimoine, ou rendus orphelins, attestaient notre funeste adresse et nos affreux succès. Que vous dirai-je, monsieur le Gouverneur ? bientôt le séjour des villes nous fut interdit ; les bois les plus sombres, les ca-

vernes les plus profondes, devinrent notre asile, nous y retrouvâmes tous ceux qui avaient partagé notre opulence, mais alors le masque était tombé, ce n'étaient plus que d'infâmes brigands. Le désespoir acheva d'éteindre dans mon âme tous sentimens de pitié, et les bords de la Loire devinrent les témoins de crimes affreux dans la fatalité et les suites d'une première faute me forcèrent à devenir l'agent ou la complice.

LE GOUVERNEUR.

Les bords de la Loire, dites-vous? Achevez d'éclaircir mes doutes. Ces misérables ne joignaient-ils pas à tous leurs crimes celui de dérober à l'amour maternel de jeunes enfans qu'ils élevaient dans leur infâme métier?

MAD. DURMER.

Il est trop vrai... et moi-même... ô Dieu!..

LE GOUVERNEUR.

Achevez, de grâce! dites, dites toute la vérité.

MAD. DURMER.

N'en savez-vous pas assez pour exciter votre indignation? Je sais, monsieur le Gouverneur, ce que votre devoir vous impose, je sais que vous devez me renvoyer en France où le supplice m'attend; n'y comptez pas, son sol heureux ne sera pas souillé de mon sang. Ces lieux, témoins de mon repentir, le seront aussi de mon châtiement. Je ne vous demande qu'une grâce, faites que je voie monsieur Clarenville, que je lui dise : l'ombre de votre frère demande vengeance, elle sera satisfaite, ce Charles tant aimé, et si digne de l'être, a été lâchement accusé, tendez-lui les bras, ouvrez-lui votre cœur, il est digne d'y trouver une place.

LE GOUVERNEUR.

Heureux pressentiment ! Vous croyez pouvoir détruire les odieux soupçons...

MAD. DURMER.

Ce n'est qu'en présence de M. Clarenville et de Durivage que je ferai connaître l'entière vérité... Toutes instances pour hâter cette fatale révélation seraient inutiles... Qu'ils viennent, je parlerai.

LE GOUVERNEUR.

Allez, Madame, bientôt vous serez à même d'acquitter vos promesses... n'oubliez pas qu'un repentir sincère rachète bien des fautes, et que la miséricorde de Dieu est immense.

Il fait signe, l'officier rentre et emmène madame Durmer.

SCENE V.

LE GOUVERNEUR, GARDES au fond.

LE GOUVERNEUR.

Les étonnans aveux de cette coupable femme en font pressentir de plus importans encore ; qu'il me tarde de voir Clareville, pour lui apprendre... Mais je l'aperçois... comme il paraît ému !..

SCENE VI.

LE GOUVERNEUR, CLAREVILLE, ELISE, trois Officiers, Gardes au fond.

LE GOUVERNEUR.

Venez, mon ami ; je puis verser dans votre cœur ulcéré le baume de l'espérance. Charles...

ELISE, vivement.

Charles !.. ah ! Monsieur, l'avez-vous vu ? S'est-il rendu près de vous ? Où est-il ?

LE GOUVERNEUR, étonné.

Il n'est point ici !.. Devait-il s'y rendre ? Que signifie ?..

ELISE.

Il n'est pas ici !.. ah ! malheureuse ! ô mon père !

CLAREVILLE.

Modère ta douleur, mon enfant !..

LE GOUVERNEUR.

De grâce !.. daignez m'expliquer ?

CLAREVILLE.

Je vois, M. le Gouverneur, que vous ignorez le nouveau mal qui nous accable... apprenez donc que ce malheureux jeune homme s'est arraché des mains auxquelles je l'avais confié et qu'il a disparu... averti par les cris de mes gens, je fais suivre ses traces ; mais jusqu'à présent, toutes les perquisitions ont été inutiles, et nous avons pris tristement le chemin du cap, espérant qu'il se serait peut-être réfugié près de vous, ou que vous nous aideriez dans nos recherches.

LE GOUVERNEUR.

Dieu ! que m'apprenez-vous ? (*aux Officiers.*) Dirigez-vous

sur des points différens ; volez au port , et qu'aucune embarcation ne s'éloigne sans mon ordre. Allez , que Charles nous soit rendu ! vous l'estimez tous ; je suis certain de votre zèle. (*Deux Officiers sortent.*)

CLARENVILLE.

Ah ! Monsieur , que de bontés !

ELISE.

Hélas ! l'infortuné !... peut-être , cédant à son désespoir. . .

LE GOUVERNEUR.

Eloignez cette funeste idée , Mademoiselle , livrez-vous plutôt à l'espoir le plus doux. Nous retrouverons Charles , nous le retrouverons digne de vous !. Oui , mon cher Clarenville , si j'en crois les indices contenus dans les papiers saisis chez Durivage , les aveux de cette femme , à laquelle vous aviez donné votre confiance , le sang de votre frère sera vengé et Charles entièrement justifié.

ELISE.

Hâtons-nous , Monsieur , de faire expliquer madame Durmer... quelque soit le mal qu'elle ait voulu nous faire , je le sens , mon cœur lui pardonne si elle arrache Charles à son horrible position.

CLARENVILLE.

Mais , Monsieur , quelles lumières avez-vous donc puisées dans les papiers de cet homme , et quel rapport ?...

LE GOUVERNEUR.

Bientôt , mon ami , tout s'éclaircira , cette femme s'expliquera devant vous et en présence de son complice ; je vais donner des ordres pour qu'on introduise ce misérable.

Il va parler à l'Officier qui sort.

CLARENVILLE.

Qu'allons-nous apprendre ?... Ah ! je frémis d'y penser.

LE GOUVERNEUR.

Tâchez , mes amis , de commander aux sentimens pénibles que sa vue excitera en vous... ah ! vous ne savez pas encore combien il est coupable.

SCENE VII.

Les Mêmes , DURIVAGE , Gardes.

DURIVAGE.

Que veut-on de moi ?... Pourquoi cet appareil , et qu'ai-je à faire ici ?...

LE GOUVERNEUR.

Vous allez le savoir.

DURIVAGE.

M'expliquerez-vous, Monsieur, par quel étrange abus de pouvoir, on attente à la liberté d'un paisible habitant.

LE GOUVERNEUR.

Répondez aux questions que je vais vous adresser. D'où connaissez-vous M. Charles ? et quels furent vos rapports avec lui ?

DURIVAGE.

Je n'en eus jamais avec un pareil homme. J'étais absent et aujourd'hui, pour la première fois, je l'ai aperçu chez M. de Clarenville.

LE GOUVERNEUR.

Je le sais ; mais quel motif a pu vous porter à faire par votre cruelle révélation le malheur de toute une famille ?

DURIVAGE.

Que voulez-vous dire ? et qui vous prouve que cet avis vient de moi ?

LE GOUVERNEUR.

L'aveu même du porteur de votre message.

DURIVAGE.

Les allégations d'un inconnu que la vengeance ou la séduction ont pu faire agir, sont-elles suffisantes pour m'accuser ?... Mais j'admets qu'instruit mieux qu'un autre du secret de ce Charles, ce soit moi qui l'aie révélé, en agissant ainsi j'aurais obéi à la loi que m'impose l'amitié dont m'honore monsieur Clarenville.

CLARENVILLE.

Ah ! vous avez fait le malheur de ma vie.

ELISE.

Vous m'avez privée d'un époux.

LE GOUVERNEUR.

Et sur quelles preuves appuyez-vous une dénonciation semblable ? par quelles circonstances vous trouvez-vous savoir ce qui jusqu'alors était resté secret ?

DURIVAGE.

Vous convenez donc de la vérité de mon accusation ?

LE GOUVERNEUR.

Répondez et n'interrogez pas.

DURIVAGE.

Eh bien oui ! c'est moi qui ai voulu arrêter M. Clarenville sur le bord de l'abyme, je ne pouvais le faire plutôt puisque d'hier seulement je suis arrivé en ces lieux. Si je l'ai sauvé de la honte que devait tôt ou tard produire cet hymen, j'en trouve la récompense dans mon cœur, et je ne demande pour toute faveur qu'à quitter, à l'instant ces lieux où l'on ne me reverra jamais.

LE GOUVERNEUR.

Avant tout, vous serez mis en présence de Charles ; il faut qu'il connaisse son accusateur.

DURIVAGE, *troublé.*

De Charles! . . . et pourquoi ?

LE GOUVERNEUR.

Pour soutenir devant lui ce que vous avez avancé. Ce n'est pas sans preuves que l'on accable un homme d'une accusation semblable. Ou vous avez été mal instruit, et alors la rétractation doit être éclatante, ou le criminel doit pâlir devant les preuves que vous serez tenu de fournir.

DURIVAGE.

Que M. Clarenville méprise, si bon lui semble, l'avertissement que j'ai cru devoir lui donner . . . qu'il suive le penchant qui l'entraîne vers son protégé. J'ai dit ce que je devais dire et je ne me rétracte pas ; mais je ne veux pas, je le répète, être compromis en rien dans cette affaire, et j'en abandonne les résultats.

LE GOUVERNEUR.

Vous suivrez à cet égard les ordres que je vous donnerai. J'ai d'autres renseignemens à obtenir de votre franchise, et vous ne sortirez de ces lieux qu'après m'avoir dit pourquoi vous avez pris le nom de Durivage au lieu de celui de Philippe qui vous appartient ?

DURIVAGE.

Grand Dieu !

LE GOUVERNEUR.

Il se trouble.

CLARENVILLE.

Que voulez-vous dire ?

LE GOUVERNEUR.

Vous le saurez bientôt . . . Quel est ce bruit ?

SCENE VIII.

Les Mêmes, DOMINGO, NELLY, *accourant.*

NELLY, *très-émue.*

Ah! monsieur le Gouverneur . . . ah! bon maître . . . chère maîtresse . . .

Qu'as-tu, Nelly ?

ELISE.

Monsieur Charles . . .

NELLY.

Charles! Eh bien ?

TOUS.

Li retrouvé, li sauvé.

DOMINGO.

NELLY.

Domingo vient de l'arracher à une mort certaine, mais hélas! . .

ELISE.

Achève, Nelly, ses jours sont conservés, dis-tu? ah! je puis tout entendre.

CLARENVILLE.

Hâte-toi de nous instruire?

LE GOUVERNEUR.

Qu'est devenu cet infortuné ?

NELLY.

Tous les nègress'étaient mis à sa recherche, par un hasard heureux, Domingo et moi nous nous dirigeâmes vers la mer, bientôt un rocher escarpé frappe nos regards, un homme le gravissait, le désordre de ses vêtements annonçait celui de son ame, il parvient à la partie la plus élevée, nous le reconnaissons, c'était M. Charles, les larmes obscurcissent sa vue, des mots entrecoupés se font place à travers les sanglots. Son désespoir est au comble, il n'est hélas! que trop facile de comprendre son funeste dessein. Domingo m'avait quitté, et à l'instant où je croyais être témoin du plus affreux événement, où M. Charles allait se précipiter dans les flots, je vois Domingo arriver par un sentier détourné, il se jette à ses pieds le conjure de vivre, l'entraîne, bientôt on arrive de toutes parts, il est au milieu de nous, mais grand Dieu, sa raison est égarée . . .

DURIVAGE, *à part.*

Heureuse circonstance.

NELLY.

Un délire affreux s'est emparé de lui, il appelle M. Clarenville ; et dans l'excès de son désespoir le nom seul de mademoiselle paraît apporter quelque calme dans son ame déchirée.

CLARENVILLE.

Dans ce moment où est-il ?

DOMINGO.

Dans maison ici, avec nègres beaucoup qui ne quittent pas li.

ELISE.

Ah ! courons, qu'il trouve dans nos consolations un remède à ses maux.

CLARENVILLE.

Oui, viens, ma fille, songeons avant tout qu'il est malheureux.

DOMINGO.

Le voici !

La porte s'ouvre avec fracas, Charles paraît montrant dans son attitude et dans sa physionomie tous les symptômes de la démence. Durivage, qui a tremblé en apercevant Charles, se rassure en voyant le délire dans lequel il est plongé.

SCENE IX.

Les Mêmes, CHARLES, Nègres et Nègresses, Officiers, Gardes.

ELISE, avec désespoir.

Ah ! mon père.

CHARLES.

Oui... oui... c'est bien ici.

DURIVAGE, à part.

Sa raison est totalement aliénée, je n'ai rien à craindre.

CHARLES, amoureusement.

Tout est prêt pour la cérémonie... voilà l'autel qui doit recevoir nos sermens... heureux Charles !... (*inquiet*) mais où donc est Elise ? (*Il la cherche et la voit où elle n'est pas.*) Ah ! je l'aperçois... là, à genoux... gardons-nous de la troubler... elle appelle sur notre union les bénédictions célestes, unissons nos prières aux siennes.

Il s'agenouille lentement et pris avec ferveur ; tous suivent ses mouvements et s'inclinent avec lui ; Durivage regarde ce tableau avec dédain.

ÉLISE, à genoux.

Ah! malheureuse Elise!... lorsque ton cœur se livrait à l'espérance...

LE GOUVERNEUR.

L'infortuné...

CLARENVILLE.

L'état dans lequel il se trouve annonce une crise salutaire, qui, peut-être, nous rendra notre ami.

CHARLES.

O mon Dieu!... l'instant du bonheur est donc arrivé... (*Il se lève.*) Elise, je tiens ta main dans la mienne... Ecoute... On va prononcer ton nom, on va l'unir au mien... (*Comme s'il entendait quelqu'un lui parler.*) Comment?... quel nom je dois lui donner?... (*Son trouble augmente.*) Je n'en ai plus; je ne puis le prononcer... Mais, que vois-je? il est tracé sur l'autel en caractères sanglans... Le mot assassin retentit à mon oreille... Ah! sauvez-moi... sauvez-moi... Non, non; ce n'est pas moi; jamais, jamais! (*Egarement total.*) Voilà mes juges... ils tiennent la sentence fatale... Ah! effacez... effacez mon nom... (*Ses regards qui, dans ce moment, se portent sur Durivage; prennent tout-à-coup une expression de fureur.*) Qui es-tu? que veux-tu? — Je te revois donc enfin... Tenez, le voilà... voilà le coupable; voilà l'assassin de Robert Clarenville... (*Il tombe anéanti dans les bras des Nègres, qui le portent dans un fauteuil, à gauche du public.*)

TOUS.

Grand Dieu!

LE GOUVERNEUR.

Misérable!...

DURIVAGE.

Eh! quoi?... Monsieur, attacheriez-vous quelque importance aux discours d'un insensé?

LE GOUVERNEUR.

Ils font naître dans mon âme des soupçons dont je trouve la certitude dans les papiers saisis à votre domicile.

DURIVAGE.

Mes papiers saisis... Et de quel droit?

LE GOUVERNEUR.

De celui que la loi me donne. (*A un officier.*) Faites venir madame Durmer. (*L'officier sort.*) C'est en présence de tous que

je veux connaître le vrai coupable. (*A Clarenville et à Elise.*)
 Oui, l'assassin de votre frère est dans ces lieux; je n'en puis
 douter; il n'en sortira que pour marcher au supplice.

CLARENVILLE.

O mon frère!... (*Madame Durmer paraît.*)

DURIVAGE, à part.

Si elle garde le silence, je puis encore espérer.

SCENE X.

Les Précédens, M^{me}. DURMER, Gardes.

1^{er} GOUVERNEUR.

Approchez, Laurence, l'instant que vous attendiez est enfin
 arrivé. (*A Durivage.*) Monsieur, ce n'est point la femme de con-
 fiance de la maison Clarenville que vous voyez en Madame. Des
 intérêts plus directs semblent vous attacher l'un à l'autre. Hier
 encore, avant les événemens de cette malheureuse journée, vous
 avez eu avec elle un entretien secret.

DURIVAGE.

Que Madame fasse connaître le lien qui nous unit, et, dès-
 lors, tout ce qui paraît étrange cessera de l'être.

MAD. DURMER.

Détrompe-toi; aucun lien du sang ne m'attache à toi.

DURIVAGE.

Eh! quoi... n'êtes-vous pas ma mère?

TOUS.

Sa mère!

MAD. DURMER.

Cesse de me donner un titre qui me rappelle tant de fautes...
 Non; je n'ai point à rougir d'avoir donné le jour à un monstre
 tel que toi!...

DURIVAGE.

Eh! qui suis-je donc?

MAD. DURMER.

Le meurtrier de Robert Clarenville.

DURIVAGE.

Quelle affreuse imposture!

MAD. DURMER.

C'est en vain que tu voudrais le nier; je dirai la vérité toute
L'Inconnu.

entière. Oui, tes horribles projets ont excité mon indignation... Que M. Charles s'arme de courage; qu'il porte sans crainte ses regards sur cet homme abominable, il le reconnaîtra bientôt. (*Montrant Durivage.*) C'est de lui que j'en ai la certitude.

ÉLISE.

Charles peut le connaître!...

CLARENVILLE, à Charles.

Reviens à toi... termine cette affreuse incertitude... Dis-nous si nous devons à cet homme les malheurs qui nous accablent...

(*Charles, pressé de toutes parts, semble revenir à lui. Il promène lentement ses regards sur tous ceux qui l'entourent, se jettent dans les bras d'Elise, dans ceux de Clarenville; et quand il aperçoit Durivage, il s'écrie, avec le plus grand effroi:*)

CHARLES.

Ah! le voilà... le voilà!... Sauvez-moi! sauvez-moi!...
(*En l'arrête, et on lui prodigue de nouveaux soins.*)

LE GOUVERNEUR.

C'en est assez. C'est à la justice à laquelle je vais livrer cet homme, que je fournirai les preuves qui sont en mon pouvoir. Mais, par quelle erreur vous nommait-il sa mère?

MAD. DURMER.

Jusqu'à ce jour il a cru pouvoir me donner ce titre; mais, à l'instant où il va monter à l'échafaud, qu'il connaisse la famille qu'il déshonore... Son nom est Philippe Bernard!...

CHARLES.

Que dit-elle? Philippe Bernard!

LE GOUVERNEUR.

Ce nom te serait-il connu?

CHARLES.

C'est celui que j'ai cru long-temps m'appartenir.

LE GOUVERNEUR.

Grand Dieu!... (*A Clarenville.*) O mon ami!... (*A madame Durmer.*) Continuez... Madame; achevez cette importante révélation.

MAD. DURMER.

Que vous dirai-je de plus?... Philippe fut enlevé de son berceau par un des nôtres; et, peu de temps après, portant dans mes bras un jeune enfant, ravi précédemment à ses parens, aux environs de Nantes...

TOUS.

De Nantes !

LE GOUVERNEUR.

Continuez !...

MAD. DURMER.

Le hasard me rendit témoin des reproches dont la mère de Philippe accablait la femme à qui elle avait confié son fils. Elle paraissait surtout redouter la colère de son époux. L'enfant que j'avais avec moi était à-peu-près de l'âge de Philippe. Je m'approchai de cette mère désolée ; je me plaignis du sort qui m'avait donné un fils à l'existence duquel je ne pouvais suffire. La mère de Philippe fit briller l'or à mes yeux ; je refuse ; elle insiste ; la somme est doublée , et l'échange est consommé.

CLARENVILLE.

Ainsi, cet enfant destiné à remplacer Philippe...

MAD. DURMER.

Etait avec moi depuis quelques mois.

LE GOUVERNEUR.

Et il avait vu le jour, dites-vous?...

MAD. DURMER.

A Nantes ou dans les environs. Deux enfans étaient tombés en notre pouvoir... la mère de l'un d'eux parvint à nous arracher l'une de nos victimes ; mais son zèle lui coûta la vie... tous deux périrent dans les flots...

CLARENVILLE.

Plus de doute, c'est lui... c'est le fils de mon malheureux frère que je presse dans mes bras.

CHARLES.

Vous, mon oncle !...

ÉLISE.

O bonheur !

CLARENVILLE.

Oui, c'est le fils de l'infortuné Robert. En m'entraînant vers lui, mon cœur obéissait à la voix de la nature.

(Ils s'embrassent encore.)

DURIVAGE, à part.

Tout est fini pour moi.

LE GOUVERNEUR.

Jouissez, mes amis, d'une félicité si chèrement achetée... gar-

des, éloignez cet homme : qu'il demeure plongé dans un cachot obscur jusqu'à son départ pour la France, où le supplice l'attend.

DURIVAGE.

Vous servez mes desirs; il me tarde de quitter ces lieux, où le triomphe de mes ennemis me cause un tourment plus cruel que ceux qui me sont destinés. (*On l'emmène.*)

SCENE XI.

Les Mêmes, excepté DURIVAGE et les Gardes.

LE GOUVERNEUR, à Madame Durmer.

Vous futes bien coupable; puisse l'importance de vos aveux vous mériter de la part de l'autorité appelée à prononcer sur votre sort, une indulgence...

MAD. DURMER.

Je n'en ai plus besoin... je redoutais l'échafaud et non la mort : je me suis fait justice.

CLARENVILLE.

Malheureuse !... est-ce par un nouveau crime que l'on répare ses erreurs?

MAD. DURMER.

Un poison dont rien ne pourrait arrêter les progrès, circule dans mes veines... déjà j'aperçois le tribunal redoutable... ah ! faites que je n'y paraisse pas chargée du poids de votre malédiction. (*Elle tombe expirante.*)

CLARENVILLE.

Puisse le ciel vous pardonner... comme nous vous pardonnons. (*Tous les personnages expriment les sentimens qui les animent.*)

20 JY 67

TABLEAU.

FIN.